

Fontaines de Brocéliande

RECUEIL BRETON INDÉPENDANT DE LITTÉRATURE ET D'ART

LES
MANUSCRITS
NON INSÉRÉS
NE
SONT PAS
RENDUS
≡
TOUS DROITS
DE
REPRODUCTION
D'ADAPTATION
ET DE
REPRÉSENTATION
RÉSERVÉS
POUR
TOUS PAYS

SOMMAIRE

EDITORIAL. — Fontaines de Brocéliande.	2
FITZ-ALAN. — Aux sources de l'Awen : Victor Hugo et le Celtisme (<i>suite</i>).	3
X.X.X. — Excursion en Finistère en 1850, récit présenté par le colonel Yves DE KERANGAT (<i>suite</i>).	7
Roger LE GRAND. — La Médaille de l'Illienne, nouvelle.	9
Ronan PICHERY. — Armor, mon beau Paradis. ...	
II. — Le sortilège de Combourg.	12
Alain GUEL. — La Bretagne et la souffrance.	12
POEMES de Gw. B. KERVERZIOU, Anne SELLE-MORVAN, Claude DERVENN, Ronan PICHERY.	13
Yves LECOMTE. — Les fêtes de saint Yves à Tréguier.	16
Yves LE DIBERDER. — Deux morts prématurées : François Caujan, Marie-Paule Salonne.	18
PROPOS SOUS LE HOUX. — Chronique par Yves LE DIBERDER, Robert AUDIC, ABROC'HELL.	19
Propos sous le houx. — L'intronisation de Mgr Fauvel. — Le cinéma à Belle-Ile. — Daniel Bernard. — Saint Le Goaziou. — La Société artistique de Quimper. — La ville d'Ys et Louis Ogès. — Dans la presse française. — A propos de la langue bretonne dans le pays guérandais. — Les relations intercel- tiques. — Bibliographie.	

RÉDACTION
ET
ADMINISTRATION :
54, Rue Poullain-Duparc
RENNES
Téléphone : 43-45

≡
SOUSCRIPTION
POUR 6 CAHIERS
Ordinaire. 250 fr.
Soutien. 500 fr.
DISTRIBUTEUR EXCLUSIF :
Messageries Hachette
AGENCE DE RENNES
5, Rue du Pré-Botté, 5
Téléphone : 22-57
C. C. P. Rennes
Hachette 41-11

ORGANE
DU
CERCLE DE BROCÉLIANDE
54, Rue Poullain-Duparc — RENNES

Fontaines de Brocéliande

Lorsqu'ont été lancés les *Cahiers de Brocéliande*, ce n'était qu'un ballon d'essai. Ne disons pas qu'on n'a pas essayé de le mitrailler dès le départ, ce ballon; mais laissons cette histoire-ci pour une autre fois. L'essentiel, c'est que cet essai a été un succès.

Non seulement les *Cahiers de Brocéliande* ont trouvé bon accueil partout où ils ont été mis en vente, mais il est apparu que leur réalisation croisait, jusque dans son titre, une idée antérieure que la guerre avait empêchée de réaliser. Malgré que notre lancement ait été sagement gêné, les écrivains bretons ont été progressivement atteints. Le public breton achète les premiers livres que nous avons fait paraître. Notre programme d'édition se complète, s'enrichit. La preuve est faite que nous répondons à un besoin intellectuel. Nous prenons une conscience plus exacte de l'étendue énorme, de la profondeur impressionnante de ce besoin provincial, de ce besoin breton. Et nous ne voulons pas tarder plus longtemps à faire notre possible pour nous mettre à la hauteur de notre devoir.

Quel est-il, ce besoin breton, si ce n'est celui d'un organe qui fédère, qui coordonne les éléments actifs, élaborateurs de l'originalité de notre province? qui accuse notre originalité, lui donne pleine conscience d'elle-même? qui la mette en pleine possession de ses dons et de ses moyens? qui l'épanouisse dans sa gloire, réalise ce qui doit être la beauté nouvelle de la Bretagne de toujours?

C'est ici tout notre programme. Certes, nous nous affilions au Passé. Nous avons dit précédemment, dans notre première circulaire : « C'est dans les forces spirituelles puisées aux sources mêmes du cadre ancestral, qu'un peuple se perpétue et assure son avenir ». Pour mieux l'indiquer, nous modifions légèrement notre titre. Nous ne nous en tenons plus à de simples Cahiers. Nous entendons abreuver plus largement l'inspiration de nos recueils aux FONTAINES DE BROCÉLIANDE, sans pouvoir dire d'avance ce qu'elles nous inspireront. Chacun verra quelle sera sur lui l'influence de ces eaux toujours abritées par les châtaigniers et les chênes. Chacun vibrera comme le lui dictera sa nature, aux murmures de la forêt bretonne. Nous ne demanderons, nous, à chacun, que d'exprimer l'âme de notre race, de notre peuple, et non plus pour le public de France ou d'Angleterre, comme Wace ou Béroul, Chrestien ou Marie, — ou certains auteurs bretons plus récents —, mais pour le public de Bretagne, d'aujourd'hui et de demain.

Car nous sommes tournés vers demain. Nous ne sommes pas des revenants de grenier. Nous ne saurions être des mannequins désuets, furetant vétilleusement, à grands renforts de bésicles, dans les coffres vermoulus où dorment les falbalas et les vieilles broderies de nos aïeules. Nos *Fontaines de Brocéliande* ne sont pas des bassins d'eaux stagnantes, mortes et croupies. Elles sont pures, elles sont vives. Les ruisselets qui en sortent se réunissent par les ravins. Ils s'élancent du Passé. De ruisselets en ruisseaux, leurs ondes s'échappent par ce Val qui est Sans Retour. De ruisseaux en rivières, elles courent vers le soleil de l'océan. Mais elles n'en ont pas moins heurté le pied de cette Lande Gautrot où on montre encore le tombeau de Merlin. Elles ont entendu son soliloque dans son tombeau; et Merlin n'a parlé jamais que de l'Avenir des Bretons.

C'est pour l'avenir de l'intellectualité bretonne que nous travaillons.

Nous en avons ainsi assez dit. Œuvrant avec la centenaire Association Bretonne, nous ne faisons pas plus qu'elle de politique. Ni française, ni bretonne. Nous n'en avons pas moins nos idées. Comme nous ne sommes pas de ceux qui les mettent dans leur poche, trempent le triangle dans l'eau bénite ou plantent l'antiphonaire dans le mortier, nous dirons hautement que nous sommes provincistes, envers et contre tous, Hiram ou Tartuffe. Nous entendons le rester. Mais nous ne nous occupons que du plan intellectuel. Nous ne voulons plus pour notre province d'une vie intellectuelle subalterne, inférieure, étioyée. Nous ne voulons plus que notre race prolifique ne serve qu'au recrutement intellectuel de Paris, tandis que de Paris essaient chez nous les demi-talents habiles qui, parés des plumes chatoyantes de Paname, viennent cyniquement nous exploiter. A qui l'originalité de la Bretagne? Aux allogènes qui viennent s'en déguiser, pour faire croire profitablement à leur valeur, ou aux Bretons de valeur qui, oubliant à qui ils doivent leur originalité, laissent du coup celle-ci incomplète et leur *matrie*, leur *mam-vro*, dans l'anémie?

Notre but est bien autre qu'un jeu, même littéraire, ou que l'érudition vétilleuse. L'érudition bretonne doit être féconde et constituer autre chose qu'un triage de balayures. La littérature bretonne ne saurait être pour la Bretagne un joujou. De ce qui est breton nous entendons faire mieux qu'une occupation de chiffonniers, une distraction touristique ou bardique. Nous avons un autre idéal que les bardo-touristries sur la pierre de carton, — et la recette. Notre but n'est ni le fatras stérile, ni la bretonnerie, ni l'argent. Nous ne pensons qu'à une chose :

la réalisation de la personnalité intellectuelle bretonne.

Voilà pourquoi, tournant le dos à tant de belles fontaines de par le monde, fussent-elles logées dans les plus beaux monuments, nous revenons, nous, aux

FONTAINES DE BROCÉLIANDE

Rassemblant autour de leurs eaux fraîches tous les Bretons qui ont de la valeur,
au service de la *Personnalité Bretonne*,

NOUS SOMMES CEUX QUI VOULONS QUELQUE CHOSE.

LES DIRECTEURS.

AUX SOURCES DE L'AWEN

VICTOR HUGO ET LE CELTISME

(Suite) (1).

par FITZ-ALAN

II. — LES THÈMES CELTIQUES

Hugo a véritablement l'âme de chez nous, cette âme rêveuse, qui pousse jusqu'au mysticisme ses passions, plane sur le réel, rêve sur la nature, sur le rayonnement du soleil, s'extasie sur la puissance du Seigneur. Il n'a de peur, comme ses ancêtres, que ce seul Ciel ne lui tombe sur la tête. Il ne craint nul ennemi, partant en guerre contre tous, s'isole, se renferme, puis crie sa haine, exhale ses sentiments comme des anathèmes, semblables à une tempête qui courberait tout sur son passage.

Ne se croirait-on pas dans la vieille Ecosse lorsqu'il nous dépeint, dans les *Ballades* : « La Ronde du Sabbat » ? Nous y retrouvons ce qu'on lit dans les vieux textes celtiques, avec une réminiscence des sorcières de Macbeth.

Dans ce même recueil, nous y trouvons encore une histoire de Celtes que le poète nous conte dans sa pièce *La Mêlée*, où il met aux prises le baron normand Halbert et le prince gallois Ronon. Et là, il nous dépeint le combat qui oppose la vieille race contre les envahisseurs.

Il vibre encore quand il s'agit de la verte Erin. Ce n'est pas sans douleur qu'il songe à ce malheureux pays « dont on fait un cimetière », nous dit-il, en ajoutant encore :

Quand l'Irlande saignante expire sur la Croix.

* *

S'il aime ces évocations, il n'en aime pas moins la nature, le soleil, et ses couchers fastueux, ainsi que la mer, qui sont pour lui autant de poèmes. Il faut relire les *Orientales*, les *Feuilles d'Automne*, les *Chants du Crépuscule*, les *Voix intérieures*, les *Rayons et les Ombres* et les *Contemplations* pour comprendre à quel point il aime la mer, cette mer qui semble inséparable de la sensibilité bretonne. Tout le long de son œuvre il l'évoquera. Il aimera ces villages voisins de l'Océan qui leur donne un caractère tout spécial. Il aimera les landes, les forêts, les blés, que bordent les rochers, couverts par les bruits des vagues...

Ces landes, ces forêts, ces crêtes déchirées
Ces antres à fleur d'eau, qui boivent les marées...
Ces blés, ces eaux, ces prés, ce bois charmant aux yeux,
Ce chaume où l'on entend rire un groupe joyeux,
L'Océan qui s'ajoute à la plaine où nous sommes,
Ce golfe fait par Dieu, puis refait par les hommes :

.....
C'est l'âme que la mer animait sur la grève,
Où les longs cheveux verts des sombres goémons
...Tremblent dans l'eau moirée avec l'ombre des monts.

Sa pensée s'attachera aussi à ceux de sa famille qui furent les victimes de cette mer dévoreuse d'hommes, dont le charme si puissant attire toujours de nouvelles proies. Il songera à son grand-père, à ses oncles, perdus dans cet Océan immense, comme tant de marins de chez nous :

Oh! Marins perdus
Au loin, dans cette ombre
Sur la nef qui sombre,
Que de bras tendus
Vers la « terre sombre! »

(1) Voir tome 2 des Cahiers de Brocéliande.

Il jettera encore pour eux cette suprême pensée, combien émouvante, combien humaine :

Oh! Combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines
Dans ce morne horizon se sont évanouis!
Combien ont disparu, dure et triste fortune!
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan, à jamais enfouis.

Nous pourrions rappeler dans de longues pages ces admirables poésies évoquant la nature, toutes les beautés de la terre qu'il a su comprendre et rendre avec une si parfaite exactitude.

* *

Hugo a chanté la gloire du Seigneur, mais il ne l'a jamais fait ni comme un véritable croyant, ni comme un catholique fidèle. Il est vrai que sa mère était Voltairienne et qu'elle se maria civilement. L'on eut jamais la preuve absolue du baptême de Victor Hugo. Il ne faut pas en conclure que sa mère était en contradiction avec sa sentimentalité bretonne, car beaucoup de nos compatriotes, s'ils aiment les fêtes religieuses, s'ils croient aux vertus des saints, ne sont pourtant pas tous favorables au Clergé. Ils peuvent croire en Dieu, mais n'accordent, à tort ou à raison, que peu de confiance à ses Ministres. M^{me} Hugo était comme cela. On a pu dire, d'elle, qu'elle était pour le trône sans l'autel. Son fils, à son instar, croira en Dieu, mais pas dans le culte lui-même, ni dans les dogmes de l'Église. Il reniera, dans sa vieillesse, les vertus des prières, des invocations, et rejettera tout mysticisme religieux. Là encore, il y a antithèse, car personne ne poussera aussi loin que lui la croyance en des idéologies politiques, qui atteindront, par leur exagération, le plus pur mysticisme.

Pourtant, il admettra la toute-puissance d'un être suprême. Il le reconnaîtra et l'exprimera fréquemment. Il lui prêtera même les vertus du bien, car, toute sa vie, il sera convaincu qu'elles primeront les forces du Mal.

Il y a donc, chez lui, incroyance d'éducation, mais surtout incroyance d'orgueil. Il estime son génie au-dessus de toutes ces croyances religieuses, bonnes pour les simples, pour les humbles qui, n'ayant d'autres moyens pour y parvenir, y puisent la consolation nécessaire propre à calmer l'inquiétude humaine.

* *

Pendant sa jeunesse connue, nous l'avons dit, il fut royaliste, et il chanta la Vendée, synonyme pour lui de Bretagne et des sentiments monarchiques. Il avouera en 1831 « qu'il aime presque plus la Vendée que la France ». A cette époque, il était encore sous l'influence de sa mère si bretonne, si patriote, qui avait pris un peu part à cette lutte de Géants, suivant le mot de Napoléon. A ce moment, il chante la Vendée, Quiberon, les Bourbons. Tout lui faisait aimer la Bretagne et le Roi. Sa mère, sa fiancée bien-aimée dont le père manifestait de grands sentiments bretons, Chateaubriand qu'il admirait par-dessus tout, enfin sa jeunesse qui s'enthousiasmait aux chevauchées héroïques des soldats de Charette.

On conteste à Hugo sa connaissance de la Chouannerie. Cela est exact, en partie, mais non pas lorsqu'on vient nous dire qu'il n'en reçut aucune tradition. Il affirme lui-même le contraire en nous disant : « Cette guerre, mon père l'a faite, et j'en puis parler ». Et sa mère également l'avait vécue et pouvait en conter quelques épisodes. Elle avait été en contact intime avec les sœurs du chevalier Le Maignan d'Heurtebise « Chouan militant dans le pays d'Auverné ». M. Le Maignan avait pour beaux-frères : MM. Guyne-ment de Keralio, qui furent de vaillants officiers, et dont l'un d'eux fut cité par Hugo dans son roman *Quatre-vingt-treize*. Ceci prouve qu'il tenait des renseignements de sa mère. Sans vouloir chercher à identifier les personnages de ses romans, qui sont généralement dus à son imagination, il n'est pas défendu de comparer certains événements qui touchent de près sa famille, et qui lui reviennent à la mémoire, par la suite. Certainement, ils sont arrangés, travestis, mais un fond de vérité subsiste. C'est ainsi que son Cimourdain, dans *Quatre-vingt-treize*, s'apparente de très près à l'abbé Orhont, curé de Saint-Fiacre, qui se rallia de suite à la Révo-

lution. Ce curé, qui s'était fait livrer pour 4.000 livres de vin en menaçant de mort ceux qui ne se conformeraient pas à ses ordres, devint président de club. Il fut un ennemi de Hoche. N'est-ce pas ce même genre d'homme « qui ne pouvant aimer s'était mis à haïr »? Evidemment, Hugo fit de son personnage un modèle d'incorruptible et doué de grandes vertus civiques, qualités pourtant impossibles à trouver chez les acteurs de la Révolution.

Son roman *Quatre-vingt-treize* se situe à Fougères; il ne parle donc que de ce pays. Il n'est pas l'historien de la Chouannerie. Il serait bien étonnant, du reste, qu'il n'entendit pas parler de Terrien, originaire de la Bouexière, près d'Ancenis, et fils d'un fermier de M. Defermont des Chapellières, ami des Trébuchet, et peu éloigné de chez eux. D'autre part, ne perdons pas de vue qu'il se peut que sa mémoire ne lui ait pas été très fidèle, cela lui arriva plus d'une fois, surtout si on se rappelle qu'il écrivit ce roman à l'âge de 72 ans, alors que sa mère était morte depuis 53 ans.

Bien que devenu démocrate, il célébrera le courage de Jean Chouan et en fera un pur héros, tout en ajoutant les restrictions suivantes :

Paysans! Paysans! hélas! Vous aviez tort.
Mais votre souvenir n'amoindrit pas la France;
Vous fûtes grands dans l'âpre et sinistre ignorance,
Vous que vos rois, vos loups, vos prêtres, vos halliers
Faisaient bandits, souvent vous fûtes chevaliers.

N'est-ce pas là un bel hommage rendu aux Chouans? Il ressort de tout ceci que cette période de notre histoire lui tient quand même au cœur, et que malgré ses idées nouvelles, il ne peut s'empêcher de chanter les exploits de ceux qu'au fond de lui-même il considère comme étant des siens. Là encore, le sang breton parle en lui.

Il est incontestable que sa mère lui parla beaucoup de la Bretagne, tant au point de vue culturel, que de la vie merveilleuse que menèrent à Nantes les Armateurs, les Marins, et les Bourgeois, à la fin du XVIII^e siècle. Sa future belle-famille, qu'il fréquenta beaucoup, puisque les Foucher, qui étaient pour les Hugo des amis de Nantes, puis de Paris où ils se retrouvèrent, étaient également fort bretons de sentiments. Pierre Foucher connaissait beaucoup de traditions, mêlées à des légendes de notre Pays qu'il racontait à Victor, dont certaines lui revinrent à la mémoire et qu'il transcrivit dans ses *Ballades*. Si les Foucher, issus de Langeais, en Touraine, n'étaient pas d'origine celtique, puisque leur établissement à Nantes ne date que de 1768, à la suite d'une union contractée par le grand-père de M^{me} Victor Hugo avec une bretonne de Blain, il n'en résulte pas moins que Foucher hérita du tempérament de sa mère, et que de cœur et d'esprit, il s'incorpora complètement à la Bretagne. Cela est tellement vrai que l'on put écrire de lui que, « modeste et sérieux, il porte comme presque tous les Bretons une âme pénétrée d'idéalisme ». Il fut, de plus, élevé par son oncle maternel, le Chanoine Yvon Marsac, qui était breton d'esprit et de sentiments.

Comment, entouré de tous ces éléments, car n'oublions pas qu'il vivait loin de son père, Victor Hugo, s'il n'eut eu le tempérament de notre race, ne l'aurait-il pas cérébralement acquis? Il le manifesta très jeune, puisqu'en 1818 il décida de fonder avec ses frères et des amis une revue qu'il baptisa *Les Lettres Bretonnes*. Si elle ne vit pas le jour, par manque d'imprimeur, elle n'en fut pas moins réalisée, dans son imagination, ce qui prouve que notre pays était loin de lui être indifférent.

La sincérité chez Hugo doit se rechercher dans ses œuvres de jeunesse, alors qu'il n'avait pas encore tâté à la politique qui le fit devenir haineux, geignard, grandiloquent, parfois jusqu'à l'extrême ridicule.

Ainsi que l'a si bien exprimé Chateaubriand « la meilleure partie du génie se compose de souvenirs. Les plus belles choses qu'un auteur puisse mettre dans un livre sont ses sentiments qui lui viennent par reminiscence des premiers jours de sa jeunesse. »

Ceci s'applique fort bien à Hugo. Dans son œuvre, lorsqu'il nous parle de son enfance et des siens, on le retrouve très proche de ses poèmes de jeune homme et, malgré lui, il ne pourra pas se débarrasser de ses premières amours, il en percera toujours quelque chose.

Ses souvenirs de cette époque marqueront son œuvre d'une façon plus ou moins véridique, mais nous les retrouverons, transposés dans ses romans, ses poésies, et c'est d'eux que sortira le meilleur de lui-même. C'est d'eux d'où surgira son ascendance celtique qui émaille toute son œuvre. Pas une phrase, pas un mot qui ne rappellent ses ancêtres, la communauté d'origine avec les vieilles races du Nord; la mer, les pauvres gens, l'amour de la nature, la vénération du Seigneur. Qu'il le veuille ou non, il ne se débarrassera pas de son christianisme dont toute sa nature est marquée par le sceau indélébile des siècles passés.

Pour signer ses premiers articles, il prit le pseudonyme de V. d'Auverney, en souvenir du bourg d'Auverné où les Trébuchet y demeuraient depuis près de deux cents ans. C'est là que se trouve la terre de la Renaudière, si chère au cœur des Trébuchet et de Sophie, puisqu'elle y connut le futur général Hugo. Tous les articles qu'il publia dans sa revue *Le Conservateur Littéraire* portent ce nom. Lorsqu'il écrivit, à 16 ans, son roman *Bug Jargal*, il nomma son héros principal Léopold d'Auverney, l'affublant du prénom de son père, et du petit pays de Bretagne qui hante son esprit.

L'action de son histoire se déroule à Saint-Domingue, ce Saint-Domingue dont il a dû tant entendre parler par sa mère, qui, plus d'une fois, lui conta les voyages de son grand-père Trébuchet à cette île, et sa mort quand il en revint. De plus, à Nantes, nombreuses étaient les familles qui avaient des intérêts là-bas. Aussi, M^{me} Hugo devait-elle connaître foule d'aventures sur cette colonie, et bien des faits concernant la révolte des Nègres qui consommèrent la ruine des colons bretons.

Il n'est pas jusqu'à son frère Abel qui prit pour écrire dans le *Conservateur Littéraire* le pseudonyme breton de Monnière, ce petit pays où se maria son grand-père, et où M. Le Normand du Buisson possédait de fort bonnes vignes.

Ceci prouve qu'ils furent toujours attirés du côté de la Bretagne, et non du côté Lorrain.

Mais là encore, nous retrouvons, dans ses sentiments à l'égard de notre pays, l'antithèse si chère à Hugo.

De par sa nature, son ascendance, qu'il n'entend nullement renier, il est pour la Bretagne. Il ne peut oublier tout ce que sa mère lui en a dit, qu'elle fut vendéenne, son horreur du libéralisme français, que tout ce qui lui fut cher était breton : mère, épouse, maîtresse. N'a-t-il pas écrit : « On ne connaît vraiment pas cette pauvre Bretagne dont tout vaut la peine d'être vu. Elle vaut mieux que la Suisse, aux Alpes près... Ses édifices, ses logis, sont superbes, ses chaumières qui fument gaîment, à travers le lierre et les rosiers, sont admirables. Des villes comme Dinan, Lamballe, Vitry, Fougères, sont charmantes, superbes, et devraient être pieusement visitées par les peintres... Les routes sont délicieuses. Tout est verdure, buissons, grands arbres, chaumes fleuris, avec des fumées mêlées aux senteurs des églantiers. Ça et là un mur en ruines, où poussent de grands bouillons blancs, des beaux paysages de bruyère sous des ormes qui se renversent lascivement, sous de grands chênes qui portent leur immense feuillage à bras tendus. D'un champ de genêts en fleurs, s'envole à votre passage un énorme corbeau verni qui reluit au soleil, ou des geais qui montrent leurs plumes bleues, et des pies qui font penser au Cheval de Turenne. Et puis, tout cet encadrement de la route magnifiquement doré par les genêts en fleurs. »

Ainsi, il semble vibrer devant la beauté du pays breton. Cependant une évolution se produit en lui, car s'il admire ce pays, il ne le considère que comme un joli meuble placé dans la maison France. La race bretonne lui fait horreur. Tout à coup, il n'admire plus l'époque de la Chouannerie; il n'y voit plus que des paysans grossiers et sales. Il n'est pas en communion d'idées avec eux. Depuis la mort de sa mère, sa pensée a évolué. Le contact constant

de Paris et de son père avec qui il a renoué, ainsi que l'influence latine, peu à peu, le firent s'intégrer à la France. N'ayant pas vécu chez nous, mais au contraire en France, dans les partis de droite et de gauche, puis en Espagne dont il conserva un souvenir exquis, il n'était en relation spirituelle avec la Bretagne que par son imagination, par son exaltation poétique, par son amour de sa mère, de sa fiancée et de Chateaubriand. Quand ces influences cessèrent, son enthousiasme tomba. Si sa femme et sa maîtresse Juliette Drouet continuèrent à l'inspirer de ces éléments bretons, déracinées qu'elles étaient depuis leur jeunesse dans la capitale, elles avaient perdu leur chaleur patriotique, leurs liens de solidarité avec la race celtique, au point que si sa maîtresse lui fit aimer et admirer Fougères, sa ville natale, ce ne fut que comme beauté archéologique et touristique, et non pas dans le sens de l'amour du pays. Il en arrive alors à considérer les Bretons à la façon de certains Français, c'est-à-dire comme des êtres inférieurs, sans aucun intérêt, sales, ignorants et arriérés. Ses idées politiques évoluant, cette race n'avait plus le même intérêt pour lui, et lorsqu'il se mit à détester la noblesse, qu'il avait tant admirée au point de porter lui-même le titre de vicomte, il en voulut aux Bretons de continuer à vivre en bonne intelligence avec leurs seigneurs. Avant d'arriver à ce stade excessif de ses idées démagogiques, Hugo, en 1836, ne vivait exclusivement qu'à Paris, au milieu des artistes, de l'aristocratie, dont il cite les noms avec vanité, sans oublier ceux des Princes et des Altesses qu'il reçoit, ainsi que ses réceptions à la Cour.

Ce milieu factice et brillant contribue à l'éloigner, à lui faire dédaigner la paysannerie, les petits bourgeois, gens simples et sans façons, incapables de comprendre ce beau Monsieur élégant, arrivant de la capitale, parlant avec antithèses, et s'exclamant à Saint-Malo, lorsqu'il vit dans un rocher un crapaud de mer : « Cet animal est hideusement beau ».

Il tombe dans le travers des citadins, qui trouvent être de bon ton d'écraser de leur mépris les gens de la terre parce qu'ils sont sales! Ce sentiment, trop commun en France, l'a marqué de son sceau. Il adhère complètement à ces idées préconçues, épouse ce snobisme, ce ridicule, et la façon fautive de juger les choses qui touchent la terre. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Il lui faut rester dans la note, il a de grandes vues, il aspire à l'Académie, à la Pairie, comme, plus tard, il ambitionnera devenir Chef de l'État. Il ne peut vraisemblablement pas témoigner de la sympathie à des gens qui montrent de l'hostilité aux innovations françaises, et qui compromettraient son avenir. Que lui donneraient-ils en compensation? Rien, si ce n'est que de se rendre ridicules aux yeux des gens de la capitale. Lui, consacré premier poète français, se dire de cette race de sots que toute la France raille et considère comme ses plus imbéciles citoyens, bons tout au plus à être marins ou soldats! Rares furent ceux qui osèrent prendre la défense de la Bretagne, et dire leur amour pour Elle. Dénigrant les Bretons, Hugo renie du même coup ses ancêtres, sa propre famille maternelle dont il était naguère si fier. Il n'en est pas à une contradiction près. Ne voyons-nous pas de nos jours de jeunes Bretons, des écrivains, des hommes politiques, issus de souche paysanne, même bretonnante, renier sous l'influence française leur langue et leur origine celtique pour se dire uniquement français?

N'est-ce pas la plus prodigieuse antithèse qu'ait faite Victor Hugo, qui arrive à en être une déformation de son esprit littéraire, d'aimer la Bretagne en détestant les Bretons? Peut-il exister un plus monstrueux contraste, pour un esprit averti, que de vouloir séparer la Bretagne de son peuple? Que deviendrait ce pays sans sa langue, ses costumes, ses coutumes, qui s'allient si bien avec son granit, ses bruyères, ses pins maritimes, ainsi que les chênes de l'Argoat? Peut-on concevoir des prières, des chants autres que bretons dans nos églises, et des coiffes qui semblent autant d'anges dans la nef bretonne? Voit-on la Bretagne peuplée par des méridionaux?

Cependant, lisons un peu ce que le grand poète écrit de nos populations bretonnes :

« Dans les villes, lorsque vous dites aux stupides bourgeois qui sont les punaises de ces magnifiques logis que l'on voit à Dinan, Lamballe, Vitré, Fougères, quand vous leur dites que leur ville est belle, charmante, admirable, ils ouvrent d'énormes

yeux bêtes, et vous prennent pour un fou. Le fait est que les Bretons ne comprennent rien à la Bretagne. Quelle perle, et quels pourceaux! »

« En Bretagne les cochons mangent de l'herbe. Il n'y a qu'eux qui soient propres. »

« Depuis que je suis en Bretagne, je suis dans l'ordure. Pour se laver de la Bretagne, il faut l'océan. Cette grande cuvette n'est qu'à la mesure de cette grande saleté. »

« Les barrières de clôture des champs ressemblent à des peignes. Cela devrait bien donner aux Bretons l'idée de s'en servir (des peignes). »

« Pauvre Bretagne! qui a toujours gardé ses monuments, et ses habitudes, sa poésie et sa saleté, sa vieille couleur et sa vieille crasse par-dessus. Lavez les édifices, ils sont superbes. Quant aux Bretons, je vous défie de les laver. »

« Cette chaumière dorée, que vous avez admirée, lorsque vous y entrez, est un bouge breton, où les cochons couchent pêle-mêle avec les Bretons. Il faut avouer que les cochons sont bien sales. » (*En voyage France-Belgique*).

Nous devons reconnaître que nous ne pouvons que l'approuver quand il s'indigne de certains vandales bretons qui n'hésitèrent pas à saccager les alignements féériques de Carnac, pour s'en servir afin de construire des murs et des cabanes. Il les traite « d'imbéciles paysans ». Mais la faute en est à qui? Au pays qui ne défend pas ses richesses, ou aux individus non éduqués par un pouvoir qui ne leur apprend jamais à connaître la beauté archéologique de leur région? Hugo ne le sentait-il pas quand il ajoutait : « Pays stupide! Peuple stupide! Gouvernement stupide ».

Du reste, nous aimerions savoir si Hugo a jamais trouvé des paysans français supérieurs en intelligence, en propreté, ainsi que des bourgeois moins stupides que ceux qu'il avait aperçus en Bretagne. Nous en doutons beaucoup, car il se plaint d'avoir vu partout en France des églises et des châteaux en ruines, et l'incompréhension des pouvoirs publics pour venir au secours de tout ce qui fait la beauté artistique de la France. « Quand donc, écrit-il, comprendra-t-on en France la sainteté des monuments? » Quand il parle d'Alençon, d'Avranches, de Coutances, de Saint-Lô, de Marseille, il gémit toujours sur les mêmes destructions, sur le même vandalisme, qui se retrouvent « dans presque toutes les villes de France où une douzaine de quincailleurs, ou bimbelotiers stupides, dûment autorisés par la loi, font, à leur gré, des ratures à l'histoire. » (*En voyage France-Belgique*).

De ce moment, nous ne comprenons plus très exactement les mobiles qui le poussèrent à dénigrer avec autant de violence les seuls Bretons, si ce n'est seulement pour se mettre au diapason de Paris, où il a été presque toujours de bon goût de dénigrer les Bretons.

Que ce sentiment soit, par la suite, devenu plein d'acribité, nous le comprenons mieux, car le facteur politique intervient à ce moment. La pieuvre politique, cette suceuse de bon sens, d'intelligence, s'étant emparée de Hugo, porta au summum son ambition déjà démesurée. L'esprit de jacobinisme qui reprit le dessus, la culture latine qui avait déformé son intellectualité, trouvèrent un complément dans le virus des partis. Alors il ne jugea plus rien impartialement, mais tout à travers de ses passions fanatiques de basse politique.

Il prit officiellement position contre la Bretagne.

Au milieu de critiques fausses, provenant tant de cette philosophie sophiste nouvelle que de son manque d'étude critique en ce qui concerne l'histoire de Bretagne, qu'il n'étudia qu'insuffisamment, particulièrement en ce qui touche la période précédant la Révolution, ainsi qu'à son manque de psychologie du caractère breton, il découvre tout de même à travers le brouillard de l'histoire officielle et partisane des traits caractéristiques du paysan breton qui seraient approchants de la vérité, s'ils n'étaient outrés.

S'il voit à peu près juste, Hugo ne recherche pas à en découvrir les raisons, ni à qui incombe les responsabilités de cette hostilité que le peuple breton manifeste à l'égard des pouvoirs français. Il n'y veut voir que de l'ignorantisme : « Si l'on veut comprendre

la Vendée, qu'on se figure cet antagonisme : d'un côté la Révolution française, de l'autre le paysan breton. En face de ces événements incomparables, menace immense de tous les bienfaits à la fois, accès de colère de la civilisation, excès du progrès furieux, amélioration démesurée et inintelligible, qu'on place ce sauvage grave et singulier, cet homme à l'œil clair et aux longs cheveux, vivant de lait et de châtaignes, borné à son toit de chaume, à sa haie et à son fossé, distinguant chaque hameau du voisinage au son de la cloche, ne se servant de l'eau que pour boire, ayant sur le dos une veste de cuir avec des arabesques de soie, inculte et brodé, tatouant ses habits comme ses ancêtres les Celtes avaient tatoué leurs visages, respectant son Maître dans son bourreau, parlant une langue morte, ce qui est faire habiter une tombe à sa pensée, piquant ses bœufs, aiguillant sa faux, sarclant son blé noir, pétrissant sa galette de sarrasin, vénérant sa charrue d'abord, sa grand-mère ensuite, croyant à la Sainte Vierge et à la Dame Blanche, dévot à l'autel et aussi à la haute pierre mystérieuse debout au milieu de la lande, laboureur dans la plaine, pêcheur sur la côte, braconnier dans le hallier, aimant ses rois, ses seigneurs, ses prêtres, ses poux ; pensif, immobile souvent des heures entières sur la grande grève déserte, sombre écouteur de la mer.

« Et qu'on se demande si cet aveugle pouvait accepter cette clarté. » (*Quatre-vingt-treize.*)

* * *

Hugo, en critiquant âprement le Breton, se renie lui-même. Comment peut-il oublier qu'il écrivit :

« Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir. — Au bord de la mer. — Extase », et quantité d'autres pièces sur l'Océan dont il est lui aussi un « sombre écouteur » ? Ne sent-il pas l'appel de la race qui se manifeste en lui, malgré lui ? Comment peut-il reprocher au Breton d'aimer ses prêtres, la Sainte Vierge, lui qui écrivit *Incroyance*, et des pièces où il exalte le Tout-Puissant, en disant :

La Mer, c'est le Seigneur, que misère ou bonheur
Tout destin montre et nomme.
Le vent, c'est le Seigneur, l'astre, c'est le Seigneur,
Le navire, c'est l'homme.

(*Les Contemplations*, 1829.)

ainsi que ces vers universellement connus :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu car il pleure,
Vous qui souffrez, venez à lui car il guérit,
Vous qui tremblez, venez à lui car il sourit,
Vous qui passez, venez à lui car il demeure.

(*Id.*)

Comment reprocher au Breton d'aimer ses rois, ses seigneurs, lui qui écrivit des odes à la gloire de Louis XVII, Louis XVIII, de Charles X, de la duchesse de Berri, du duc de Bordeaux, de Quiberon, de la Vendée, lui qui s'intitulait Vicomte, et qui fut créé Pair de France par Louis-Philippe. La politique l'égare, le fait devenir injuste, elle l'incite à écrire à l'encontre de la vérité. Puis il lance l'anathème contre la Bretagne, ce Pays de forêts, or « la forêt est barbare », contre les Bretons qui se battirent pour des « préjugés », pour « la solitude », pour « l'isolement », pour « l'ombre ». Ces gens qui sont ignorants, visionnaires, d'intelligence obscure ». Mais il ne songe pas à se demander pourquoi ils sont dans cet état, puisque c'est son propre pays qui est chargé de leur tutelle.

Ensuite, c'est l'antithèse, si chère à notre poète, qui écrit : « La Bretagne est une vieille rebelle. Toutes les fois qu'elle s'était révoltée pendant deux mille ans elle avait eu raison. La dernière fois, elle a eu tort. C'était toujours la même guerre que la Bretagne faisait, la guerre de l'esprit local contre l'esprit central. »

Car ce que Hugo appelle l'esprit local, c'est l'esprit national qui se révolte contre le centre, contre Paris, qui prétend lui imposer sa volonté, sa manière de vivre, ses lois. Là encore, la cause initiale lui échappe, faute de notions historiques, de psychologie de la race, et de la connaissance de ses aspirations naturelles.

A nouveau l'antithèse reparait dans le jugement qu'il porte sur notre pays, en politicien partial, à la Michelet, où il sert, avant la

vérité, sa cause qu'il cherche à justifier en condamnant, sans ouvrir le dossier, à la façon des Révolutionnaires.

« Toutes les fois que le Centre, Paris, donne une impulsion, que cette impulsion vienne de la royauté, ou de la République, qu'elle soit dans le sens du despotisme, ou dans le sens de la liberté, c'est une nouveauté, et la Bretagne se hérise. Laissez-nous tranquilles... toutes nos tentatives, nos initiatives en législation et en éducation, nos encyclopédies, nos philosophies, nos génies, nos gloires, viennent échouer devant Le Loroux. Le toscin de Bazouges menace la Révolution française, la lande du Faou s'insurge contre nos orageuses places publiques, et la cloche du Haut-des-Prés déclare la guerre à la Tour du Louvre », écrira-t-il dans son *Quatre-vingt-treize*.

En un mot, il approuve toutes les révoltes contre la Monarchie, et réproouve celles qui se font contre la République.

* * *

N'est-ce pas avoir le caractère celtique que de s'imaginer qu'un idéal politique est la voie du bonheur, du progrès, que tous les hommes doivent s'y rallier, mourir pour lui s'il est nécessaire, sans se rendre compte que sous ses formes différentes de régime, c'est toujours le même peuple qui subsiste, avec ses mêmes idées, ses mêmes buts, ses mêmes défauts, ses mêmes tendances à dominer et à diriger les minorités ? Monarchie ou République est chose égale pour la Bretagne. Il n'y a pas pour elle une question de régime, il existe seulement la France. Hugo ne semble pas avoir compris cette vérité première.

Son frère Abel fut moins sévère dans son jugement sur la Bretagne. Dans sa *France Pittoresque* il rend hommage aux Bretons, et à la vérité, en les dépeignant sous leur véritable jour, en parlant longuement du pays, en particulier du Comté nantais. Dans sa description de la Loire-Inférieure, il prit des textes de Marie-Joseph Trébuchet, son oncle, en ce qui concerne Saint-Fiacre, sur lequel il s'étend beaucoup pour un si modeste endroit. A Adolphe Trébuchet, il emprunte la description de l'abbaye de la Meilleraye. On y retrouve des extraits des Mémoires du général Hugo au sujet de la guerre vendéenne. Enfin, dans le *Conservateur Littéraire* il publia : « Voyage à Auvergné : costumes, mœurs, habitation, une noce ».

Pour revenir à Victor Hugo, n'est-ce pas encore d'inspiration bretonne cette charmante poésie, intitulée : *La Fiancée du Timbalier*. Pierre Foucher, son beau-père, lui avait souvent parlé des grandioses fêtes-Dieu de Nantes, des défilés qui parcouraient les rues, passant sous la vieille porte Saint-Pierre qui subsiste encore, où l'on admirait les costumes les plus variés aux teintes chatoyantes. Hugo, qui n'avait pas l'esprit chrétien, ni pratiqué, transforma cette procession en une revue du Duc de Bretagne défilant dans Nantes à son retour d'une expédition d'Aquitaine. Au lieu d'un cortège sacré, nous assistons à un défilé guerrier, qu'anime une intrigue sentimentale profane. Pourtant, il y mêle, là aussi, quelques souvenirs de famille, puisqu'il évoque la chapelle Saint-Gildas auprès de laquelle avaient vécu sa mère et ses grands-parents en la rue des Carmélites. Il dédia cette pièce à son beau-père, qui dut trouver ces souvenirs légèrement travestis.

Dans diverses poésies, le souvenir de la Bretagne revient parfois et il nous en retrace de petits tableaux réellement vécus. Dans son célèbre poème *Les Pauvres Gens*, n'a-t-il pas exprimé les sentiments humanitaires et de cœur qui animent le peuple breton ? Il n'est pas rare, en effet, de voir chez nous des pauvres familles recueillir des orphelins et les adopter. Il y a une solidarité celtique qui ne se trouve plus beaucoup dans les autres races, et que Hugo avait fort bien comprise.

Il parlait encore de la Bretagne dans *L'Année Terrible*. Seulement, à ce moment, son esprit irrégulier, prédominant sa pensée, et mis au service des idées démocratiques, le pousse à tourner en ridicule notre pays. Car, si certains préconisaient l'intervention divine dans la guerre de 1870, lui, ne voit pour arrêter l'ennemi, que la levée en masse des hommes. Aussi, ne croira-t-il pas au miracle, même s'il vient de Bretagne :

Je ne sais si je vais sembler étrange à ceux
Qui pensent que devant le sort trouble et chanceux,

Devant Sedan, devant le flamboiement du glaive,
Il faut brûler un cerge à sainte Geneviève,
Qu'on serait sûr d'avoir le secours le plus vrai
En redorant à neuf Notre-Dame d'Auray
Et qu'on arrête court l'obus, le plomb qui tonne
Et la mitraille, avec une oraison bretonne.

(L'Année Terrible, 1872.)

Là, évidemment, on sent l'esprit de la raison, cet esprit qui présidera à la formation intellectuelle, démocratique, des sujets de la III^e République. Combien de fois aurons-nous l'occasion de le retrouver cet esprit sous les plumes de ses plus fidèles disciples, quand ils écriront sur la « Terre des Prêtres ». Mais avouons que la Bretagne rôdait souvent dans sa pensée.

Malgré le mal qu'il a dit des Bretons, nous sommes obligés de reconnaître en lui le Celte et où il se révéla le plus de cette race ce fut en politique, où sa pensée alla rejoindre celle de Renan, de Briand, et de beaucoup d'autres aussi, dans leurs sentiments européens. Car Hugo fut avant tout un Européen, et nous pouvons dire que les Celtes ont toujours fait montre de grandeur de vues.

Pardonnons-lui ses faiblesses, ses contradictions, ses injures à notre égard, et soyons fiers de compter comme un des nôtres celui qui, malgré tout, fut et restera un très grand poète.

FITZ-ALAN.

FIN

EXCURSION EN FINISTÈRE

VERS 1850

(Suite) (1).

Récit présenté par Yves LE MIGNANT DE KÉRANGAT

De Lannilis nous nous rendons d'abord à Coatélez ou Coadéléz (le bois des anges), lieu au sujet duquel se conte une légende assez semblable à celle de Geneviève de Brabant; les deux époux réconciliés y auraient bâti le château dont on voit encore les restes. A Locmaria, l'église en ruines, l'élégant clocher et le calvaire en granit de Kersanton sont intéressants. A l'embranchement des routes du Dréac et de Plabennec, près de la croix dite des Trois Recteurs plantée sur la limite commune des paroisses de Plabennec, Ploudaniel et Kersaint, se trouve un rocher rond de six pieds de haut sur lequel est gravée une inscription en caractères inconnus remontant à une très haute antiquité. Les habitants du pays croient qu'elle indique un trésor caché à l'intérieur de la pierre, et il est à craindre que, pour le découvrir, ils la mettent quelque jour en morceaux. A un quart de lieu de là est un menhir à demi renversé.

A quelques centaines de pas au sud-ouest de Plouvien, nous visitons la chapelle et le tombeau de saint Jaoua, réédifiés au XVI^e siècle. Ce saint, neveu de saint Pol, fut enterré au lieu où se brisa la charrette sur laquelle, pour savoir où il voulait reposer, on avait placé son corps. De l'autre côté du bourg, à une demi-lieu au nord-est, au village de Balanant, une chapelle dédiée à saint Jean et la fontaine voisine très vénérée présentent de l'intérêt. Ayant du temps devant nous, nous poussons jusqu'au bel étang de Leuhan, puis jusqu'aux ruines de la chapelle de Lesquellen, à un quart de lieu de Kersaint-Plabennec. On voit tout près de là les restes de la tour où se retira saint Thénénan pour échapper aux poursuites des paysans du voisinage. Cet ouvrage de fortification, construit sur une butte artificielle, remonterait au VII^e siècle; on y remarque l'entrée d'un souterrain.

Nous poursuivons notre route par Gouesnou, où nous admirons la jolie et très élégante église du style de la Renaissance et la croix du cimetière. La pierre sur laquelle se coucha saint Gouesnou lorsque les habitants lui refusèrent un asile est très vénérée ainsi

qu'une fontaine voisine de l'église. A la sortie du bourg, à gauche, nous entrons dans une chapelle sans grand caractère, où est renfermée une pierre percée qui aurait été fort anciennement adorée par les Celtes, et pour laquelle les gens du pays avaient conservé une sorte de culte. Le curé de Gouesnou, pour cette raison, la fit enlever du lieu où elle se trouvait et placer dans la chapelle. Mais une autre version veut que ce fut saint Gouesnou qui fit percer cette pierre afin d'y mettre son bras dans une position très incommode par esprit de pénitence. A un quart de lieu de Gouesnou, toujours sur notre gauche, nous allons voir le château fortifié de Mesléan, puis nous nous rendons tout droit à Saint-Renan distant de trois lieues.

A Lanrivoaré, qui est notre première étape, une grande vénération entoure le fameux cimetière des sept mille sept cent soixante-dix-sept saints (d'autres disent sept mille huit cent quarante-sept). Ils formaient une peuplade chrétienne qui fut entièrement massacrée par une peuplade voisine demeurée païenne. Ce cimetière est clos à l'ouest par des arcades; au pied d'une croix, sept grosses pierres seraient, dit la légende, sept gros pains ainsi métamorphosés par saint Hervé pour punir un boulanger qui lui avait refusé l'aumône. Près de là est une vieille souche d'arbre dont les parcelles, par une vertu singulière, passent pour préserver de l'incendie les bâtiments où on les place.

Après avoir examiné tout cela, nous nous dirigeons vers Coat-Méal, qui possède une église gothique. A deux cents pas à l'est du bourg se trouve une motte féodale entourée d'un étang et nommée « Castel huel » (le château élevé). A Plouguin, nous en voyons une autre qui porte les restes du château de Lesven (la cour blanche) où naquit saint Guénolé. Un peu plus bas, à l'entrée d'un pont de deux arches, est un retranchement appelé « Coz Castel » (le vieux château). A proximité, les châteaux de Kerozal et de Kerbezrec, jadis importants, sont dans un état de ruine très avancé. A l'entrée de l'avenue du premier s'élève un chêne auquel les paysans d'alentour rendent encore un certain culte; il a probablement remplacé un chêne sacré de l'époque druidique. Dans cette même commune de Plouguin, non loin du village de Kermabiau, nous voyons un groupe de quatre menhirs de vingt-quatre à trente pieds.

En allant de Plouguin à Ploudalmézeau, nous visitons entre les villages de Cruguel et de Castel Goater, près des ruines de la chapelle de Saint-Julien, un premier tumulus qui n'est peut-être qu'une motte féodale, puis, au Cruguel de Kerlozrec, un second, tout parsemé de briques romaines, enfin un troisième au nord-ouest de Coathuella; ensuite un menhir au Pratléac'h. A Mezméan, en un commun dit « Mézou ar C'hruguel », des pierres éparses pourraient être les débris d'un cromlec'h; à Guilligui, un autre cromlec'h, plus authentique, est voisin d'un dolmen; au sud-est de Kerhoanoc Vihan, une rangée de pierres, longue de sept cents à huit cents pas, porte le nom de « Streat ar yenkat vein », et, près de là, dans le « Mézou » de Kerdialaez, se dresse un menhir. Ce sont naturellement un « sôneur » et des danseurs pétrifiés pour irrévérence envers une procession.

A l'entrée du bourg de Ploudalmézeau, nous trouvons, étendus dans un champ dit « Parc ar justissou », les pals ou poteaux de la justice seigneuriale de Kerlec'h, baronnie qui appartient à la maison du Châtel. Dans les dunes qui bordent le village du Riblé, au nord de Lampaul, un dolmen est précédé d'une allée de pierres. On prétend que ces dunes recouvrent une ancienne forêt dont les marées d'équinoxe mettent parfois à nu quelques vestiges.

A deux lieues au sud de Ploudalmézeau en passant par Plourin, nous visitons avec intérêt le beau château de Kergroadez, malheureusement assez délabré; il est connu aujourd'hui sous le nom de Roquelaure, qui est celui de la famille qui le posséda au siècle dernier. C'est une importante construction flanquée de deux tours, qui date des dernières années du XVII^e siècle. Nous allons voir aussi, à une lieue de Saint-Renan, le vieux château-fort de Pont ar C'hastel, situé au milieu d'un marécage, puis le manoir de Kergadiou, dont le portail à demi ruiné est encadré de deux tourelles. En passant par le moulin de Chanau (ou Chanu), près duquel se trouve une pierre sur laquelle saint Renan, qui s'y étendit, laissa l'empreinte de son corps, nous découvrons Kervéatoux (ou plus exactement Kervéac'htou), imposant édifice dont certaines parties sont fort anciennes. Nous traversons ensuite la route qui conduit à Plouarzel, pour aller contempler, sur la lande de Kergloas, le

(1) Voir tome 2 des Cahiers de Brocéliande.

plus beau dolmen du Finistère, haut de trente-trois pieds. Près de Plouarzel en est un autre de vingt-sept pieds de haut et de dix-neuf pieds de circonférence à la base.

En revenant, nous suivons le bord de l'Aber Ildut. Suivant certains historiens, ce serait à son embouchure qu'aurait abordé Conan Mériadec; mais d'autres le font débarquer à l'embouchure de la Rance, d'autres sur la côte de Flandre; d'autres ne le font pas débarquer du tout, et c'est probablement eux qui ont raison. On voyait, paraît-il, il y a quelques années, sur les bords de cette rivière, les ruines d'un château appelé Castel Mériadec; nous n'en avons pas trouvé trace. Une chose plus certaine, c'est que le piédestal de granit de l'obélisque de Louqsor a été taillé dans un bloc extrait d'ici. Il serait curieux qu'une assise du castel du roi Conan supportât l'aiguille dont le roi des Français a embelli notre capitale.

Nous gagnons la côte près de Landunvez, à l'anse de Portsal, pour voir l'église de Kersaint, du xv^e siècle, et surtout pour admirer les ruines grandioses de Trémazan. Ce donjon est du xiii^e siècle; l'ouvrage avancé est d'une époque postérieure. Dès le vi^e siècle, il existait là une forteresse. Nous cueillons quelques-uns des violiers rouges qui croissent là depuis que sainte Haude ou Eode fut décapitée sur les faux rapports de sa marâtre, par saint Tanguy, son frère. Après ce meurtre, elle se présenta devant lui, dans l'une des salles du château, portant sa tête dans ses mains, la replaça sur ses épaules, fit entendre sa justification, reçut les derniers sacrements et mourut. Tanguy, en expiation de son crime, se retira au monastère que dirigeait saint Pol, et y vécut dans une austère pénitence. C'est à Trémazan que naquit le fameux Tanguy du Châtel qui sauva Charles VII.

En face de Landunvez nous apercevons le rocher du Four, haut de deux cents pieds, qui, selon les gens du pays, sépare la Manche de l'Océan. Nous longeons la côte escarpée et inaccessible jusqu'à Porspoder, qui est situé au bord de l'anse où saint Budoc, fils de la princesse Azénor, arriva de Grande Bretagne dans l'auge de pierre qui lui avait servi de barque. Un bras de ce saint, enfermé en un reliquaire d'argent, est conservé dans la curieuse église de Plourin que nous avons déjà visitée.

Continuant de suivre la côte, nous entrons en passant dans la chapelle de Trézien, lieu de pèlerinage, de la paroisse de Plouarzel. Aux environs de Portz-Pabu, nous voyons l'anse où débarqua saint Tugdual, et la chapelle du manoir de Kermorvan, et nous parvenons enfin au Conquet. Dans la presqu'île de Kermorvan qui forme le côté nord de ce port, se trouvait naguère un monument druidique que l'on a en grande partie détruit, nous dit-on, comme tant d'autres, pour l'employer à des constructions.

Du Conquet, nous allons d'abord à la pointe Saint-Mathieu, distante d'une lieue, en visitant au passage l'église de Lochrist, ancienne paroisse du Conquet aujourd'hui absorbée par sa trêve. Elle renferme le tombeau du vénérable Michel Le Nobletz, prédicateur et convertisseur célèbre.

Au cap Saint-Mathieu, la vue sur la mer est magnifique; nous voudrions pouvoir explorer en barque les crevasses et fissures dont la côte est remplie, et les grottes de soixante-dix brasses de profondeur dans lesquelles la mer montante se précipite à grand bruit. Les ruines de l'église paroissiale ne sont pas considérables, mais il n'en est pas de même de celles de l'abbaye, situées à l'ouest et qui retiennent toute notre attention. Elles appartiennent, d'une façon générale, au xiii^e siècle; elles sont fort belles et bien conservées. Cette abbaye fut fondée au vi^e siècle par saint Tanguy pour recevoir le chef de l'apôtre saint Mathieu, apporté d'Ethiopie par des marchands du Léon. Il ne reste plus aucune trace de la forteresse qui fut élevée au xvi^e siècle pour protéger l'abbaye contre les incursions dévastatrices faites à diverses époques par les Anglais.

Rentrés au Conquet, le temps étant favorable, nous nous mettons en quête d'une bonne barque capable de nous conduire le lendemain matin à l'île d'Ouessant où, en notre qualité de touristes passionnés pour l'archéologie et la nature sauvage, nous ne pouvons nous dispenser d'aller. Tout s'arrange aisément, mais la traversée est plus dure que nous ne l'eussions prévue, et il est heureux que ni l'un ni l'autre nous ne connaissions le mal de mer.

Nous voyons de près l'île Béniguet, puis l'île Molène. D'après ce que nous disent nos marins, il y aurait dans la première une ligne de peulvans assez élevés qui la traverse complètement, et on y aurait découvert des sépultures très anciennes.

Ouessant, dont l'appellation bretonne est « Enez Heuza », tire son nom de Heuz qui signifie Terreur, Heuz aurait été une divinité celtique à laquelle l'île était consacrée, et l'on prétend qu'il s'y trouvait, comme à l'île de Sein, un collège de druidesses aux cheveux flottants sur leurs épaules, coutume que les femmes ont conservée. Dans la partie occidentale, vers Loqueltas, à cinquante pas de la côte, on voit encore des vestiges de constructions formant un rectangle de trois cents pieds sur cent cinquante, appelé « Temple des Païens ». On dit que la partie moderne de Trémazan a été bâtie avec des pierres provenant de ce temple, et que les statues que l'on voit dans ce même château en viennent également. Sur la pointe dite « Corne des Gaules », nous visitons une rangée de pierres druidiques. Les côtes de l'île sont des falaises à pic, presque partout inabordable.

De retour au Conquet par une mer plus calme, nous décidons de gagner Brest en longeant la côte à partir de Plougonvelen. C'est dans ce bourg que vécut Jean Causeur qui mourut en 1774, à l'âge de cent trente ou cent quarante-six ans. Nous voyons ensuite le château de Bertheaume construit sur un rocher, le village de la Trinité, le Goulet entre la pointe du Diable et la pointe des Espagnols, Saint-Pierre-Quilbignon, la chapelle de Sainte-Anne-du-Portzic, et nous faisons notre entrée dans Brest par la porte du Conquet et le faubourg de Recouvrance.

Ayant obtenu l'autorisation nécessaire, nous visitons en premier lieu le château, y compris la tour où fut enfermée la princesse Azénor, mère de saint Budoc, et les souterrains du donjon, dans lesquels on a trouvé en 1832 des ossements humains. Nous parcourons le port et admirons les vaisseaux de guerre qui s'y trouvent, nous terminons par une promenade sur le cours d'Ajot, d'où la vue sur la rade est admirable.

Les environs de Brest ne sont pas en général aussi pittoresques que le reste du Finistère; cependant Lambézellec et Guipavas sont des villages assez élégants.

Entre Guipavas et Landerneau, une lieue avant cette dernière ville, un chemin de traverse, à droite de la route, nous conduit aux ruines du château de Joyeuse-Garde ou « Castel Gouélet », situé en la commune de La Forêt, et célèbre dans les romans de la Table Ronde. Ces ruines, qui ne consistent plus qu'en un portail et un souterrain obstrué, remonteraient, suivant les uns, à l'époque romaine, selon d'autres et plus vraisemblablement, au xii^e siècle. Le nom singulier de ce château lui serait venu des cris de joie que fit entendre la garnison, assiégée par les pirates danois, à l'arrivée de saint Ténénan, des prières duquel elle espérait sa délivrance.

Côtoyant ensuite l'Elorn, nous trouvons le manoir de la Palue, du xv^e siècle, et plus loin, à un quart de lieue au-dessous de Landerneau, la chapelle du Beuzit.

A Landerneau, nous voyons le portail et le clocher de l'église Saint-Houardon, l'église Saint-Thomas et son reliquaire (ossuaire) et plusieurs vieilles maisons curieuses, dont celle de la sénéchaussée, qui est bâtie sur le pont.

Nous faisons notre première excursion vers Ploudiry et La Martyre. L'église de ce dernier bourg est fort intéressante et décorée de sculptures bizarres. Elle aurait été bâtie sur le lieu du meurtre et de la sépulture du roi Salomon III, mais l'on dit aussi qu'il fut tué et enterré dans l'église de Maxent, en Ille-et-Vilaine. Nous rentrons par Penceran pour visiter sa jolie petite église, dont le porche est très finement sculpté, et la belle croix du cimetière. De cette hauteur, dominée par le château de Chef-du-Bois, on jouit d'un panorama très étendu sur tout le pays avoisinant.

Nous repartons de Landerneau par la route de Morlaix pour nous rendre à La Roche-Maurice. Son église mérite d'être examinée tant à cause de son harmonieux clocher et de son curieux portail qu'à cause du beau jubé de bois sculpté, des très anciennes stalles du chœur, et des vitraux qu'elle renferme. Le reliquaire (ossuaire) est aussi très remarquable. Quant aux ruines du château-fort, il y en a certainement peu dans le Finistère à les égaliser en pittoresque. Planté au sommet d'un roc d'où il commande la vallée, il fut fondé en 819 par Morvan, roi de Léon, d'où son nom breton de « Castel Roc'h Morvan », mais une forteresse existait là antérieurement. Il en subsiste une partie du donjon et des pans de murs qui permettent de se rendre compte du plan et de l'étendue des constructions.

C'est là que deux guerriers venus de Grande-Bretagne, Derrien et Néventer, passant un jour par cette région, virent le seigneur du lieu, nommé Elorn, se jeter du haut d'une de ses tours dans la rivière. Ils l'en retirèrent sain et sauf et apprirent de lui qu'un dragon qui ravageait la contrée avait passé avec le roi de Brest un contrat aux termes duquel on devait lui livrer un homme chaque samedi, que le sort était très souvent tombé sur le dit Elorn, lequel avait chargé successivement tous ses vassaux de se présenter à sa place devant le dragon, en sorte qu'il ne lui restait plus que sa femme et son fils Riok; c'est pourquoi, de désespoir, il s'était jeté à l'eau. Derrien et Néventer lui proposèrent de le délivrer du dragon, à la condition que le jeune Riok serait élevé dans la religion chrétienne. Elorn y ayant consenti, les deux guerriers allèrent vers le dragon, luttèrent contre lui, le blessèrent, le conduisirent au roi de Brest, puis s'embarquèrent pour leur pays. Quand Riok fut devenu homme, il alla chercher le dragon et le mena à Pontusval, où il le noya dans la mer, et fut pour ce fait mis au nombre des saints. C'est depuis ce temps que la rivière, appelée auparavant Dourdoun (eau profonde) a pris le nom d'Elorn.

(A sui re.)

Présenté par Yves LE MAIGNANT DE KÉRANGAT.

La Médaille de l'Ilienne

NOUVELLE

par ROGER LE GRAND.

Sœur Zéphirine poussa la barrière qui donnait accès à la courette. Des poules, réfugiées dans le coin d'ombre formé par le muret et la maison de Mélie Le Gurun, coururent, prises de panique, le long de l'enclos, puis d'un vol maladroit franchirent le mur bas pour aller s'abattre sur le tas de fumier et de goémon qui pourrissait dans la ruelle. La religieuse cligna des paupières, les yeux blessés par la réverbération que renvoyait la façade fraîchement chaulée. Elle vit cependant le chat gris qui se tenait au haut de l'échelle, juste au-dessus d'elle, piquer une tête par l'entre-bâillement de la lucarne dans la nuit mystérieuse et odorante du grenier. Quelques brins de trèfle desséchés tombèrent sur son voile noir.

Arrêtée dans le couloir au sol de terre battue, avant de pénétrer dans la chambre de Mélie, sœur Zéphirine releva sa jupe, s'en fit un tablier; à l'aide d'une épingle de nourrice, elle fixa les pans garnis d'un large ruban de couleur verdâtre sur ses reins. La main sur le loquet, elle écouta... Rien ne remuait derrière la cloison en bois contre laquelle se trouvait le lit de la paralytique. A l'autre bout de la maison, la brise gémissait sous la porte du jardin; on entendait le bruissement des larges feuilles du figuier centenaire...

Quand la religieuse fut dans la pièce, sur la pointe des pieds elle s'approcha de Mélie. Celle-ci dormait. Le soleil régnait en maître autour de l'allongée.

Des ronds de clarté tremblotaient sur les planches vernissées du plafond, entre les solives passées au bleu. Sur la table recouverte d'une toile cirée, la carafe-piège hypnotisait la farandole des mouches et des grosses mouches à robe violette. Un poudroier de molécules, d'infiniment petits scintillait dans le faisceau lumineux qui passait à travers les rideaux faits au crochet. La chaleur était étouffante, chargée d'odeurs de nippes, de varech brûlé, de lait aigri... Le front de Mélie était moite; des gouttes de sueur prelaient à la racine de ses cheveux gris...

Sœur Zéphirine se décida à ouvrir la fenêtre sur la courette. Puis elle s'assit dans un fauteuil au velours rapé, sortit un chapelet des profondeurs de ses dessous, commença une « dizaine » avec le vague espoir que l'Ilienne se réveillerait avant qu'elle fût terminée...

Tout en priant, son regard fixait un cadre accroché au-dessus du buffet chargé de tasses à filets d'or, de statuettes en plâtre coloré, de photographies jaunies. La religieuse distinguait mal ce

que renfermait ce cadre, éclairé de biais. Elle crut reconnaître un diplôme, une médaille de bronze avec un ruban bleu liseré de rouge, épinglé au bord supérieur du parchemin. Elle s'étonna de ne pas avoir remarqué plutôt ce témoignage d'un mérite propre à sa malade ou à l'un des siens : elle s'occupait cependant de Mélie depuis plus de trois mois.

La curiosité la fit se lever et s'avancer vers le meuble. Au même moment la grabataire gémit, chercha vainement à se retourner au creux de la couette, ouvrit les yeux. Sœur Zéphirine demeura sur place.

— Eh! ma bonne Mélie, comment vous sentez-vous? questionna-t-elle.

L'Ilienne ne répondit pas tout de suite. Son esprit, chargé des algues d'un sommeil lourd, remontait lentement à la surface.

— Tout doucement, tout doucement, articula-t-elle enfin.

Les deux femmes s'examinèrent...

Sœur Zéphirine, la sœur pharmacienne, cherchait à lire sur le visage congestionné un quelconque indice du mal poursuivant sa marche ascendante. Mélie Le Gurun, l'ancienne accoucheuse des femmes de l'île et la sonneuse de cloches du recteur, épiait tout au fond des yeux candides, sous le voile noir et la coiffe blanche, une lueur, un signe d'espérance ou de miséricorde...

Elles avaient été associées dans le soulagement des malades, des blessés et des parturientes. Mais cela datait de quinze ans, et leur collaboration avait été de courte durée : la religieuse n'était que depuis dix ou douze mois chargée de panser et de droguer les iliens, lorsque Mélie fut mise à pied, remplacée par une Quiberonnaise, fière de son titre officiel, jalouse de ses prérogatives de sage-femme de première classe. Cependant, de cette époque lointaine, les deux zélatrices avaient gardé l'une pour l'autre une grande estime, née de l'effort commun — presque toujours bénévole — contre les pauvres misères de la chair des hommes et des femmes. (Il est vrai que cet effort avait été fourni dans les années rudes, désolées de la Grande guerre, alors que Cénis était isolée plus qu'une autre île.)

La religieuse se souvenait très vaguement de propos qu'on lui avait rapportés sur le compte de Mélie; elle n'y avait attaché aucune importance, certaine que cette femme de bonne volonté était un cœur pur... Elle la revoyait dans sa quarantaine épanouie, bien en chair, solide comme un roc, tirant sur la corde à nœuds de « La Louise », — la grosse cloche offerte par Louis-Philippe aux iliens, en récompense de leur dévouement lors de l'échouage d'une frégate sur les sables de Tréach-er-Gouret, entre le Mulon et le port — elle la revoyait balançant dans le clocher la masse d'airain comme elle eût fait d'une clochette de messe...

Maintenant elle n'était plus qu'une épave, rongée par cette maladie décrite tout au long dans le livre de médecine qui se trouve dans la bibliothèque du recteur. D'abord les jambes de Mélie avaient refusé de la porter; puis les muscles du tronc ne lui avaient plus permis de se tenir assise dans son lit... Sans doute, dans quelques semaines, la paralysie atteindrait le diaphragme; alors la dernière heure de l'Ilienne sonnerait...

Sœur Zéphirine se rapprocha du lit, se pencha sur sa malade.

— Qu'avez-vous eu à manger ce midi? lui demanda-t-elle.

— Ma nièce m'a apporté une purée de pommes de terre, des prunes de son jardin... C'est bien assez. C'est si compliqué, si pénible de rester calée contre mes oreillers et mes coussins!

La religieuse prit une serviette blanche qui était sur le dos d'une chaise, en trempa un coin dans l'eau du seau, tordit le tissu. Et maternellement, très doucement, elle épongea le visage, essuya les mains de l'infirme. Mélie eut un pauvre sourire pour la remercier... L'Ilienne ferma les yeux pendant quelques secondes, les rouvrit; et la tête tournée vers la servante des affligés, elle dit :

— Asseyez-vous, sœur Zéphirine. J'ai décidé cette nuit de vous parler...

La sœur fit ce qu'on lui demandait. Qu'est-ce que la femme pouvait bien avoir à dire? Cette confidence n'engagera-t-elle pas sa conscience? La règle ne l'obligera-t-elle pas à la communiquer à la mère supérieure ou au prêtre?

Elle crut nécessaire d'en prévenir Mélie à demi-mot.

— Monsieur le Recteur, n'est-il pas venu vous voir, voici deux jours? Il reviendra! Vous aurez tout le loisir de...

— Avant-hier, coupa la paralytique, le recteur était là où vous êtes. Nous avons passé en revue toute ma vie ou presque. Nous

avons même parlé de ma mort et de mon service. Mais il y a une chose que je ne lui ai pas dite...

Sœur Zéphirine fut effrayée : une faute oubliée ou omise volontairement ?

— Ma pauvre Mélie, vous n'êtes point en danger immédiat et je n'ai pas le droit de vous entendre.

L'Ilienne allongea le bras droit hors du lit, s'empara de la main de la religieuse.

— Il y a longtemps que j'ai obtenu l'absolution de mes péchés. Ce péché là, que je vais vous raconter, m'a été remis par le remplaçant de notre recteur, pendant que ce dernier était au front avec ses coloniaux... Rassurez-vous, sœur Zéphirine. Si je réveille cette vieille histoire, c'est qu'elle me dicte l'une de mes dernières volontés. C'est à vous que je demande d'en assurer l'exécution, après le départ pour la grande traversée.

— Mais, protesta la visiteuse, je ne suis qu'une femme..., une étrangère à votre famille.

— Justement, dit Mélie, la seule femme de l'île qui soit à même de m'écouter et de me comprendre... Ayez la bonté de me relever un peu sur mes oreillers.

Les scrupules de la sœur pharmacienne s'amenuisèrent dans l'effort qu'elle fournit pour redresser le haut du corps de la grabataire.

La tête presque droite, le cou dégagé des plis de la camisole, Mélie commença son récit, ayant obtenu que son auditrice reprit sa chaise.

— Vous étiez, ma sœur, à une retraite lorsque, dans le courant du dernier été de la guerre, un trois mâts norvégien vint à la côte, entre Baz-Tost et Baz-Pel...

Vous voyez, ma mémoire est bonne. Il n'y a pas de danger que j'oublie quoi que ce soit !... La date du naufrage ? le 3 juillet 1918...

Depuis trois jours, l'île était dans le coton, au point que le maire n'avait pu regagner Cénis avec un chargement de farine impatientement attendu. Mes voisins, les Hyarie, n'avaient plus un morceau de pain, un biscuit de la coopérative...

Le second jour de brume, je me suis perdue dans les landes de la pointe du Béniguet où je cherchais ma vache échappée de l'étable. Je tournais en rond autour des mêmes touffes de lande. Je ne pouvais pas me guider d'après le ressac, c'était le calme plat. Tout à coup, je me trouve nez à nez avec la « Rousette ». Elle était là, bien tranquillement à brouter sur le sentier de Porh-Chudel, à moins de cent mètres de la falaise, énorme, les pis gonflés de tout ce qu'elle avait avalé depuis la nuit.

Nous avons mis plus d'une heure à regagner le bourg. J'avais beau être dans le bon chemin, je n'osais pas marcher franchement ; la bête, elle, se faisait tirer, effrayée par toute cette blancheur où ma silhouette s'évanouissait, où elle ne me reconnaissait pas...

Le soir du troisième jour on m'appela près de Marie Le Fur, celle qui, devenue veuve, est partie à Melvant tenir un débit... Ce fut une nuit pas ordinaire, un de mes accouchements les plus pénibles. Pendant que la femme se tordait dans son lit, le temps changea. Le norois balaya la brume, dégagea le ciel, creusa la mer qui faisait un tintamarre de tous les diables sous le fort. Je disais presque toutes les cinq minutes à la Marie : « Hurlé, ma fille, pour voir qui g... le plus fort ! » Quatre voisines, alertées par les cris, arrivèrent ; elles ne furent pas de trop pour la maintenir et m'aider... Enfin, Joachim, celui qui devait être le mousse de l'*Ami-du-Poisson*, arriva, juste au moment où le rocher du Mulon commençait à se détacher dans les premières lueurs de l'aube. Le gosse était si lourd que mes mains fatiguées avaient de la peine à le tenir serré dans mon tablier. J'étais si lasse que je ne pus faire sa toilette, et ce furent les commères qui s'en chargèrent.

Il devait être cinq heures, ce matin du quatrième jour, quand je quittai la maison des Le Fur. Je crus que j'entrerais dans les allées de l'enfer. Le vent était devenu fou. Dans la ruelle, il m'emporta comme un courant. Sur la place de l'église, il m'arracha ma cape, me fit faire plusieurs tours sur moi-même...

Il y avait à peine un instant que j'étais chez moi, en train de faire chauffer mon petit déjeuner, que l'on frappa aux carreaux. Quelqu'un avait poussé la barrière sans se faire entendre. En écartant les rideaux, j'aperçus un homme étranger à l'île, tout en eau, les cheveux ébouriffés, le ciré déchiré aux genoux, les pieds nus. « Sainte Vierge, m'écriai-je, un naufragé ! » Je fis entrer ce malheu-

reux, qui, de loin, avait dû me voir sortir de chez la Marie et m'avait suivie. Il tenait à peine debout. Assis dans mon fauteuil, il se met à parler, à gesticuler. Je ne saisis rien de ce qu'il me raconte. A force de le voir faire les mêmes gestes, indiquer du doigt le sud, je comprends finalement qu'il arrive du port ou de Sallus, et qu'il me demande de le suivre... Sans doute y avait-il des vies humaines en danger, mais je ne pouvais pas aller à la côte sans reprendre des forces !... Je finis de chauffer le café ; j'en donne à mon homme, qui ne se fait pas prier ; pas plus qu'il ne se fera prier pour passer à une chemise et mettre un tricot de mon pauvre frère disparu à Nieuport...

Nous partons. Il faut alerter le bourg et rechercher les quelques hommes encore valides qui sont restés avec nous, — les femmes. Tout cela demande une demi-heure. Le remplaçant du recteur est impotent, le maire est absent. Tant pis, on ira sans commandement et on fera de notre mieux. Quand nous sommes descendus vers le chemin du port, nous étions une vingtaine.

Sur le plateau, notre course fut freinée ; les dunes bouillaient littéralement. Leurs sables venaient à notre rencontre par tourbillons, en sifflant à la mort dans les jones ras.

De la mer qui brisait sur les roches de Sallus, des flocons d'écume s'élevaient, tapissaient le terrain, nous giflant au passage et nous aveuglant comme de la neige.

Le matelot étranger entraînait la bande, en montrant la direction des trois îlots du sud : Baz-Kreis, Baz-Tost, Baz-Pel. A l'étrangement de la route du port, entre les deux plages, nous entendîmes un bruit sourd. Marie-Anne Marec, qui était à côté de moi, se signa en implorant.

— Mon Dieu, pitié pour ces malheureux !

Elle dut croire à une explosion.

On escalade les buttes ; on descend ; on arrive enfin au sommet de Baz-Kreis. De là, nous apercevons un trois mâts-barque, coulé à ras de bords dans la tenaille de la passe, entre les deux autres îlots. Une partie de la mâture et du gréement est le jouet des vagues.

Autant qu'il nous est possible d'en juger à travers les lames qui brisent à l'arrière et s'étalent sur toute la longueur du pont, il n'y a plus un être vivant accroché à cette grande carcasse. Il faudra aller jusque là. Heureusement, la mer déchale. Quelques minutes encore et l'étréot couloir qui sépare Baz-Kreis de Baz-Tost est presque à sec...

Je dévale la pente avec mes compagnons pour le franchir, pieds nus, jupon relevé, mes galoches à la main, quand, devant moi, des silhouettes se dressent sur la falaise d'en face. Nous grimpons rapidement jusqu'à ces gens. Ah ! les pauvres. Ils étaient dix marins qui n'avaient plus figures chrétiennes. Dix gueules hâves, barbues, claquant des dents... Deux gaillards soutenaient un troisième, tout jeune, dont la tête était bandée. L'un des hommes dit en français :

— Je suis le capitaine Sars, de la *Driva* ; port d'attache : Stavanger.

Antoine, notre doyen, répondit pour tous :

— Stavanger ! Mais, c'est en Norvège ça ! Du temps où j'étais long-courrier, j'y suis descendu... Votre baille est dans un triste état, capitaine ! Comment vous êtes-vous mis au plein ?

En revenant vers le bourg, le capitaine (il était suivi du blessé et de ses deux camarades) nous raconta leur aventure. Ils avaient trouvé le banc de brume entre Cénis et Belle-Ile, et, pendant trois fois vingt-quatre heures, le bateau était resté mouillé sous l'Ile-aux-Chevaux. La dernière nuit, le temps s'étant éclairci, ils avaient mis le cap sur Le Palais pour prendre de l'eau et faire quelques provisions. Or, la tempête leur était tombée dessus au bout d'un mille. Si violente dès le début qu'ils avaient préféré fuir avec le vent et les lames, virer cap au sud et chercher refuge à l'embouchure de la Loire. Comme ils repassaient près de l'Ile-aux-Chevaux — trop près évidemment — ils touchèrent une épave ou une roche non signalée sur leurs cartes. Le gouvernail fut emporté. Après ça, toutes les malédictions du diable fondirent sur leur baille ! Le grand foc, le seul morceau de toile qui était resté hissé, se déchira, s'envola au ciel. Une voie d'eau s'est produite à l'arrière, elle s'agrandit. Les pompes ne fonctionnent pas ou mal. Le grand mât pète au ras du pont et s'abat avec tout son gréement... Deux heures après, les éléments sont définitivement vainqueurs des dix hommes, et la *Driva* — c'était tout de même un miracle — est échouée comme

un vulgaire tonneau entre Baz-Tost et Baz-Pel... L'équipage put descendre à terre, — je ne sus comment. Alors le capitaine Sars envoya en reconnaissance le matelot qui était venu jusqu'à ma porte.

Au grand jour, il avait commandé à ses hommes d'abattre les mâts de misaine et d'artimon pour soulager la coque et la sauver si possible... C'est le craquement et la chute du dernier mât qui épouvantèrent Marie-Anne Marec, entre Tréach-er-Gouret et Sallus...

Arrivée à cette partie de son récit, Mélie fit une pause. Elle se sentait un peu lasse. Ce qu'elle avait à dire après, ce n'était pas le plus facile!... Il est vrai qu'elle pouvait gagner du temps en racontant le sauvetage de la cargaison. Sœur Zéphirine avait les yeux baissés... La paralytique reprit le courant de ses souvenirs.

— L'après-midi, la mer s'est tassée. Nous sommes retournés à la *Driva*, et nous avons aidé l'équipage à décharger ce qui était le plus précieux, cinq cents caisses de fromage de Hollande...

Les marins norvégiens sont de rudes gars. A dix heures du soir, la majeure partie de la marchandise était hissée sur Baz-Pel à l'aide de palans de fortune. Quand nous les avons quittés, ils avaient établi un campement au milieu des caisses. Leur cuisinier avait pu récupérer quelques marmites et plats, et il leur préparait, sur un feu allumé à l'abri des pointes de granit qui affleurent sur le versant sud de l'île, quelque chose qui sentait rudement bon!...

La sœur pharmacienne, inquiète du sort du marin blessé, releva le front et interrompit Mélie.

— Mais que fit-on pour le Norvégien atteint à la tête?...

Voilà. Il fallait bien en arriver là. Maintenant il ne restait plus à l'illienne qu'à tenir sa promesse envers elle-même. C'était de « lui » et d'elle qu'elle devait parler.

— J'ai conduit l'homme, continua-t-elle, à la coopérative, et sœur Marie-des-Anges l'a examiné, pansé. Il grelottait la fièvre. Il était blanc comme un noyé. Le desservant est venu, et, le voyant si mal en point, a dit au capitaine qu'il allait télégraphier à Belle-Ile pour alerter le médecin de la citadelle. L'autre ne voulait rien entendre, prétendait que l'état de son matelot n'était pas grave. Tout le monde protestait en faisant remarquer la profondeur de la plaie, au-dessus de la tempe droite. Ce capitaine était un obstiné. Il n'avait pas l'air cependant d'une brute. A la fin, il a demandé si l'on pouvait coucher son compatriote, dans un bon lit, dans une maison où il serait bien soigné. L'abbé Carnac s'est tourné vers moi : « Mélie, dit-il, voulez-vous vous charger du blessé? Etant seule, vous avez de la place chez vous. Et puis, vous êtes une femme capable. Un homme ne peut pas rester à la communauté. »

J'acceptai...

L'illienne s'arrêta une seconde fois, d'elle-même. Elle espérait que peut-être on l'aiderait par d'autres questions. Sœur Zéphirine eut l'intuition que cette nouvelle coupure dans le récit de Mélie était causée par la gêne. Elle rapprocha sa chaise du lit de l'infirmes. Sans la regarder, pour la mettre en confiance, elle posa sa main sur la couverture.

— Alors? fit la religieuse.

— Alors? Eh bien, ma sœur, le marin est resté deux mois et plus chez moi... La fièvre disparut au bout de deux ou trois jours, et la plaie se cicatrisa rapidement.

Hans était un garçon de vingt-deux ans, doux comme une fille, si soigné de sa personne qu'on eût dit un monsieur de Lorient ou de Vannes.

Lorsqu'il fut sur pied, il alla chercher mon eau, ramassa mes patates, traîna ma brouette jusqu'au Béniguet. Je m'étonnais — la plaie était cicatrisée — de le voir conserver son bandeau. Je compris vite que c'était une simagrée pour faire croire à ses camarades qu'il n'était point guéri, pour éviter de coucher avec eux sous la tente, au milieu des caisses de fromage. Quand le capitaine arrivait ici, le gars se plaignait, se prenait la tête à deux mains. Je ne sais si l'autre était dupe en voyant sa bonne mine, en tout cas il n'insistait pas pour le retour de l'homme au campement. Je trouvais mon faux malade un peu encombrant. Il ne quittait jamais la maison, en dehors des courses qu'il faisait pour moi...

Ma sœur, il arriva ce que je redoutais un peu, sans trop savoir quoi...

Un soir, il me prit dans ses bras.

(La chaise craqua sous la pharmacienne. Mélie perçut le bruit de noisettes entrechoquées que produisit le chapelet en glissant contre un barreau.)

— Ma sœur, ne me condamnez pas. Je n'ai connu qu'un seul homme dans ma vie; ce fut celui-là. J'ai cédé parce que... parce que j'avais trente-neuf ans, que j'avais envié trop longtemps toutes ces femmes dont la chair déchirée, le ventre descendu dans mes mains, m'avaient dit cent fois les joies et les douleurs bénies de l'amour...

J'ai été la maîtresse de cet étranger, oui, mais pas comme une fille, non, pas comme une traînée. Pour m'excuser, je me disais : « S'il me laisse un enfant, je serais heureuse ». Ma conscience m'absolvait d'avoir ce désir au bout de mon égarement.

Vous pourriez me remontrer, ma sœur : « Mais, malheureuse! il aurait fallu vous marier et vous ne seriez pas arrivée à pareille aberration! » On ne m'a jamais fait la cour quand j'étais jeune. A aucun garçon de l'île n'a désiré me conduire devant le maire. Je n'étais cependant ni laide, ni chétive!

Ce fut ainsi... Ma faute dura plus de six semaines...

Un matin, un cargo de chez « lui » mouilla au large, pour embarquer ce qu'on avait pu retirer de la *Driva* et pour rapatrier les naufragés. Avant de partir, le capitaine Sars m'a remerciée, m'a dit que dans son rapport aux autorités de son pays, il n'oublierait pas de mentionner ma participation aux travaux de sauvetage, le jour du naufrage de la baille, mes soins à Hans et mon refus d'être rétribuée.

Là-dessus, j'ai été bien triste... Ma peine fut affreuse quand je sus qu'il ne resterait rien, absolument rien de toutes ces nuits passées dans les bras de ce garçon si tendre.

Pardon, ma sœur, de vous dire une telle chose!

Le remplaçant de notre recteur m'entendit en confession; je fis ma pénitence avec contrition; la vie continua...

Vous voyez, sœur Zéphirine, cette médaille qui est au-dessus du buffet? (L'index de Mélie s'éleva vers le cadre remarqué par la pharmacienne, qui reflétait dans l'eau de sa vitre les teintes du plafond.)

Eh bien, c'est une médaille de sauvetage qui m'a été donnée par le gouvernement de Norvège. Je l'ai reçue après la guerre, avec un diplôme où l'on disait, paraît-il, que j'étais une héroïne. Une héroïne? Je n'ai pas été assez sotte de le croire. J'ai pensé que c'était la triste récompense de mes faveurs accordées à Hans! Qu'ai-je fait de ce bout de ruban? Il a toujours été là, dans son cadre. Avec le temps, je n'y rattachais plus aucun souvenir, aucun regret.

Or, avant-hier, notre recteur m'en a parlé. Je venais de lui exprimer mon désir d'un enterrement très simple, — qu'on prie seulement pour moi, — quand il me dit : « Mélie, ta place sera dans le carré réservé aux religieuses, avec toutes les femmes qui ont été dévouées à la paroisse. Ton service sera ce que je voudrai. Cela ne te regarde pas. Comme tous ceux qui sont décorés, on épinglera ta médaille de sauvetage sur le drap du catafalque. »

Vous savez, ma sœur, si cet ancien lieutenant attache de l'importance aux décorations!

Après son départ, j'ai bien réfléchi. Je ne veux pas qu'on voie, au grand jour, ce misérable souvenir du temps de ma turpitude.

Promettez-moi, sœur Zéphirine, d'enlever le cadre après ma mort et de le remettre à ma nièce? Vous lui direz, sans autre explication, que ma volonté formelle est qu'elle le brûle avant mes obsèques. Je crois que je me présenterai ainsi plus repentante devant le Seigneur. Dites, ma sœur, vous le promettez?

La religieuse regarda Mélie. Elle articula presque à voix basse :

— C'est promis...

Sœur Zéphirine sortit de chez Mélie par le jardin.

Par-dessus le mur garni d'arbres en espalier, porteurs de fruits, couleur de l'or, qui attestaient la toute-puissance du Créateur et sa sollicitude à l'égard de ses créatures, l'église dressait son clocher. Le vent agitait l'une des cloches, qui tintinnabulait dans la tour carrée, rongée de lichens. Cela rendait un son à la fois très doux et très triste, comme un glas.

La pharmacienne franchit le seuil du sanctuaire, usé par des générations d'illiens en sabots, vint s'agenouiller sous une statue de

Marie-Immaculée. Des idées grouillaient dans son cerveau. Il lui fallait prier pour chasser cette agitation que le récit de Mélie avait produite en elle, pour savoir si la promesse envers la paralytique devait être tenue, car elle l'avait faite avec restriction mentale. Les yeux candides fixaient la Vierge à la robe de lis, garnie d'une ceinture bleue céleste. L'âme de la religieuse suivit la direction qu'indiquaient les mains jointes de la Mère de Dieu, monta, monta... Elle atteignit le lieu où tout est clair et calme. Si calme, si clair que la sainte fille eut la révélation soudaine de l'exquise pureté de ces mots qu'elle répétait machinalement depuis sa petite enfance... « Le fruit de vos entrailles est béni »... « Le fruit de vos entrailles est béni »...

Elle n'osa pas laisser se développer sa pensée. Elle eut peur d'une pensée blasphématoire. Vite, certaine de ne pas se tromper dans sa décision, elle se promit de ne rien dire à la nièce de Mélie : Mélie, la simple, aura sa médaille sur son cercueil!...

Dans son clocher de guingois, la cloche de la communauté, à toute volée, rappelait les sœurs vers les murs gris, entre lesquels il n'y a ni affections ni joies de ce monde...

Roger LE GRAND.

ARMOR, MON BEAU PARADIS...

par RONAN PICHERY

II. — LE SORTILÈGE DE COMBOURG

Il n'est pas de plus grande joie pour un breton de Haute-Bretagne, qui commence aujourd'hui une série de promenades dans son pays, que d'accomplir un pieux devoir : celui de réserver sa première pensée à son pays natal.

La première bouffée d'air qui a rempli ses poumons, la première lumière qui a animé ses yeux, c'est à Combourg qu'il doit ces trésors de vie.

Combourg, petite cité illustre depuis moins d'un siècle, le vit naître au pied du château. Ayant grandi, il subit le sort de tous les hommes; après avoir passé sa jeunesse dans ses campagnes fleuries, il dut partir lui aussi. Et lorsqu'après vingt années d'absence, il déposa le bâton du pèlerin et s'assit sur une pierre pour contempler à nouveau les horizons jadis familiers, il fut saisi d'une immense émotion. Dans le vallon qui s'étirait devant lui, il voyait toujours le château féodal émerger des mêmes frondaisons, ainsi que les petites maisons qui semblent autour de lui former une garde d'honneur. Au pied du château s'étale toujours la vaste nappe de lac tranquille, encore effleurée par l'hirondelle et qui forme comme une clairière sacrée, Nemeton dans la houle verte du pays bocager.

Il avait, au cours de ses longs voyages, toujours conservé un culte particulier pour sa petite patrie. Sans cesse elle était présente à ses yeux, il ne pouvait l'oublier. Les paysages et les cités les plus grandioses, les montagnes les plus hautes, les océans les plus vastes ne l'avaient point tenté. Il retrouva son pays natal avec la foi de sa jeunesse, il goûta les mêmes senteurs et il fut animé des mêmes joies. La voix des chênes lui avait apporté un peu de la nostalgie du bruissement de ses feuilles, qui, cent années auparavant, avaient envahi l'âme aventureuse de René.

Rien n'est plus propre, en effet, que l'atmosphère de Combourg pour développer chez l'enfant, amoureux de la nature, une sensibilité à la fois curieuse et inquiète. Ce creux de vallon, cette absence de grands horizons l'obligent à une concentration intérieure. Et en naissant, le pays lui a jeté son sortilège. Ah! comme il l'aimera, ce coin de terre, avec ses chemins creux tout fleuris, si propices aux rêveries profondes, ces clos aux talus bardés de chênes tordus, ces étangs nostalgiques sous le ciel bas et ces couchers de soleil grandioses, féerie du monde occidental! Pas un bruit de l'extérieur n'est venu troubler le songe éternel de la petite cité; le chemin de

fer lui-même a pris ses distances et s'en est écarté, aussi l'homme de ce pays a-t-il conservé son caractère particulier.

Breton il est né, et Breton il mourra. Il vivra de la même vie que ses pères, il gardera les mêmes croyances, il aura les mêmes aspirations. Le mode extérieur de sa vie pourra changer, mais l'essence n'en sera pas modifiée. Ainsi, il a pu abandonner la langue de ses pères, mais il continuera à penser et à agir en Breton. Et il cachera sa nature ardente sous une apparence tranquille, il gardera pour son âme la pudeur de ses horizons voilés.

Avec quelle joie il retrouve les jeux et les plaisirs de ses ancêtres. Une fois par an, Combourg s'anime lorsque les moissons sont terminées. C'est la grande foire de l'Angevine. Dans ma jeunesse, on voyait sur les routes qui menaient au château près de l'étang la longue théorie des laboureurs qui conduisaient des bestiaux vers le champ de foire. Là, les baraques foraines étaient leur luxe de faux or et l'on respirait l'acre odeur de l'acétylène. On riait, on chantait. Les hommes avaient mis leurs blouses brodées aux épaules et aux manches, les femmes avaient sorti des armoires de blond merisier les châles tapis et les coiffes transparentes; les enfants, les sarraux noirs tout neufs aux reflets brillants. Avec quelle joie on s'asseyait dans les auberges en plein air, où les tonneaux de cidre livraient leur liqueur d'or aux bols de faïence décorée, et où les femmes s'affairaient autour des galetières et des poêles où rissolaient les saucisses et le lard frit appelé porchet. Les manèges tournoyaient au bruit des limonaires, les filles et les garçons s'apostrophaient avec des cris joyeux, le bonheur était partout dans l'air, simple, fruste et sincère, il était de même caractère que celui qui avait charmé René un siècle auparavant.

O puissance de la vie intérieure, fixée par le cadre qui l'entoure et la guide, c'est toi qui maintiens l'âme immortelle des Bretons dans les mêmes mœurs et les mêmes coutumes. Les hommes passeront et les siècles aussi, mais le fils de ce pays conservera partout et toujours son originalité profonde qui fera dire de lui, en tout temps et en tout lieu : c'est un cœur fidèle, c'est un cœur loyal, c'est un cœur pur, cet homme-là, c'est un Breton!

RONAN PICHERY

LA BRETAGNE ET LA SOUFFRANCE

par ALAIN GUEL.

Dans le bas-côté d'une église de campagne, vous découvrez, sous la poussière, un bric-à-brac de candélabres et de tréteaux. Ainsi l'Europe, en nos campagnes pélagiennes, aperçoit le terroir âpre et doux de la Mort. Elle aime ce peuple de survivants, têtue et déjà revêtu des linges propitiatoires, et l'Océan autour de lui, en quelque danse, en quelque plainte sacramentelles. Le pays où la Mort se tient dans la nef, en permanence, est étroitement associé à l'idée de la souffrance et du néant.

Notre violence et notre acharnement à vivre, à batailler, à essaimer, à vendanger chez le voisin, à pêcher dans son vivier, ne nous furent d'aucun secours pour laisser trace parmi les peuples. L'antique brutalité bretonne n'a pas fait notre renom, et nous triomphons d'une gloire qui, pour n'être pas usurpée, ne repose que sur nos faiblesses. Le sentimentalisme français des péris-en-mer, des amoureuses phthisiques, qui trouve ici sa substance, se retourne bientôt contre nous. Nous voulons répondre à cette image, nous nous complaisons à ces larmes que l'autre, pour son plaisir, nous prêtait. Et, comme il advient si souvent des hommes, nous cessons d'être nous-mêmes pour agir selon des désirs qui ne naissent pas en nous, mais chez notre interlocuteur. Il n'existe, au fond de notre peuple, aucune complaisance à ces larmes, mais les terreurs telluriques, les hantises ancestrales, les passions neuves et violentes

qui réclament toujours plus de chair. Aucune fadaise ne viendrait à nos lèvres si nous ne fredonnions la chanson étrangère, et nous demeurerions ce que nous sommes, des barbares, si nous rejetions cette vie empruntée dont nous finirons par périr.

Les vertus d'un peuple le font dangereux auprès de ses voisins. Notre vrai mérite sert beaucoup moins notre renom, que ces défauts qui nous corrompent. La fougue bretonne, nos élans enthousiastes, par quoi nous valons quelque chose, comptent moins que notre modestie ou nos faiblesses. Celles-ci rassurent nos ennemis. Ils peuvent sans crainte les magnifier. Notre désir de vivre importe moins pour eux que notre désir du néant. Mais ils se trompent s'ils croient que celui-ci l'emporte, qui doit nous conduire au tombeau! Insensés! Ils ne savent pas que le goût de la Mort n'est que l'autre visage de notre désir de vivre. Car les masques du Janus bi-front ne sont pas les deux clichés, le positif et le négatif, de notre être, mais l'avant et le revers, si facilement discernables, inséparables pourtant. L'un est dans l'autre. Et sans doute l'un est-il l'autre. Notre désir de la mort est un désir de la vie.

Le sublime accord de la Bretagne et du néant, de la Bretagne et de la souffrance, lui vaut son élévation au titre des secondes patries, librement choisies et librement aimées, — s'il est vrai que tout homme ait deux patries, ce dont nous doutons fort ici, où l'on veut n'être que de son pays. L'acte de la naissance porte tout entier l'acte d'être. Nous voyons bien où ne peut manquer de conduire cette identification de la Bretagne et de la souffrance. Une Bretagne souffrante ne se distingue plus d'une Bretagne morte.

Dans cet amour qu'on porte à la Bretagne, et dont on serait tenté de dire que la Bretagne est victime, la souffrance n'est pas séparée de la mort. Elle en est l'antichambre. Notre attitude vis-à-vis de la souffrance est celle avec laquelle nous accueillerons la mort. Les peuples chérissent une Bretagne souffrante, une Bretagne morte. Singulier privilège, qui nous condamne à périr! La Bretagne devient le « lieu choisi » des peuples et des hommes qui préfèrent la souffrance au bonheur, qui évaluent la valeur et la dignité de l'homme à ses larmes, et pour lesquels le suicide, parmi de vieux papiers, à la façon de Chatterton, confère du génie au poète.

Cette conception de la Bretagne n'a pas seulement ravi l'étranger, mais la plupart des Bretons. Ce dolorisme ingénu nous paraît une erreur et une faute. Une connaissance plus exacte de la souffrance et du plaisir des larmes nous interdit de conclure au déclin de notre peuple.

Certes, on ne manquait pas d'images pour faire de la Bretagne l'asile occidental de la souffrance et de la mort. — toutes les images de la Fin que la Bretagne chantée offre à la Bretagne chantante : couchants caps et capes de veuves. Jadis, elle avait été cité des Morts. Tout y paraissait lutte et déclin. Le dernier cardeur de lin venait de disparaître. La douleur des hommes est ici quotidienne. Leur joie profonde s'y exprime rarement. La mort des humbles est plus humble que partout ailleurs, la mort des grands plus solennelle. Nous ne devons qu'à nous la profusion de ces images.

Cet accord si heureux entre la Littérature et le pays, entre les Beaux-Arts et le peuple, et qui trouve en Europe un tel succès, sollicite notre réflexion au sujet de cette conception anti-hédoniste de la Bretagne, comme au sujet de la souffrance.

Les rapports de la Bretagne et de la douleur ne valent pas davantage que ceux de l'Espagne et de la volupté, de l'Allemagne et de l'héroïsme, de la France et de la douceur de vivre. Si nous nous élevions, au temps orgueilleux du nationalisme breton, contre cette conception souvent intéressée et de fort mauvais goût de notre patrie, ce n'est pas tant que nous n'acceptons cet accord que nous ne nous dressions contre certain galvaudage de la souffrance qui, en dissimulant les vertus viriles de la douleur, cachait aux yeux de tous les forces vives de notre peuple. Si la Bretagne apparaît bien, tout compte fait, comme la terre de la souffrance et de la mort, il est peut-être temps d'écrire qu'on n'en doit pas conclure à l'agonie de son peuple, et que cette nostalgie de la souffrance, cet engouement pour la mort, sont un gage de vitalité. La Bretagne, éprise de la douleur, demeure la terre de la jeunesse, de la fécondité, de la vie.

Alain GUEL

TRANSPOSITIONS

Poèmes bretons de G.-B. Kerverziou, traduits en vers français par l'auteur, avec une apostrophe en guise de préface et dédicace.

Karout a rit, ARZEL EVEN, an harmonium, ar beweg treuzskeuliataer-se. Karout a rejef eia, me gred, an « treusbarzonian » - mañ, ma kil an Awen dirak ar Fuzenn a-gammedoù pempek-bihan, houman o tisplegañ en he frezeg finesacù n'emañ ket an hini all evite; o lezel avat gant honnez tuzumderioù saourus na-n eo ket qr galleg evit kaout en e gerz. Evel-se er barz haf en e oberoù, dre jubennerez ur bluenn amyoul hoalet tro-ha-tro gant an eil war-lerc'h eben eus ar yezoù genidik, e vez o stourm tal-ouz-tal Gwener Pandémon nevezhaus heoliadoù ar c'henteven hag an Hini Ezliw he c'halon c'hlan, plane-denn hengounek nozioù ar C'hi, Ha ganech e lezan da lavarout — pa c'houvezañ ervat, à vab Ruaidh Rofhessa, emaoch en ho cheu er steredouriez kenkous hag en devarn barzoniel — pehini aneze o-div eo ar Victrix, pe Vodiokassa.

Roazon, 19 a vis ebrel 1947.

ARZEL EVEN, vous aimez l'harmonium, cet instrument transposeur. Vous aimerez donc, je crois, ces « TRANSPOSITIONS », où, par quintes mineures, l'Awen le cède à la Muse, celle-ci exprimant dans son idiome des subtilités que l'autre n'a pas, laissant par contre à celle-là de savoureuses densités que le français est impuissant à s'approprier. Ainsi dans le poète et dans son œuvre, par le truchement d'une plume capricieuse que tente alternativement l'une puis l'autre des deux langues natales, s'affrontent la Vénus Pandémone et novatrice des printemps ensoleillés et la Chaste Exophote, astre traditionaliste des nuits caniculaires. Je vous laisse — puisqu'aussi bien, ô fils de Ruaidh Rofhessa, l'astrologie ne vous est pas moins familière que l'exégèse poétique — le soin de dire quelle des deux est la Victrix, ou Bodiokassa.

Rennes, 19 avril 1947.

Gw. B.-KERVERZIOU.

DÉSIR

Comme voiles d'enfer les nuages s'assemblent
Et cachent aux regards le jour agonisant.
Comme un voile d'argent toute larme qui tremble
Au bord de tes yeux pers signe un amour naissant.

Voici la nuit, où meurt le chant de la lumière,
Sauf à l'horizon pur des reflets émouvants;
Voici la nuit, où naît l'éclat des lampadaires,
Les rayons d'or du phare et des astres mouvants.

C'est l'heure du désir, amante abandonnée;
Livre à la volupté ton corps adolescent!

Je voulais ton secret! mais l'heure n'est pas née
Où l'abandon suivra le rêve incandescent.

PLEINE LUNE

Mais qu'est-ce qui nous trouble
au fil de l'heure pâle?

L.-P. FARGUE.

Invisible, la lune éclaire
La diaphane immensité
Que nous révèle sa lumière.

Je blesse à l'arête aiguë
Des toits aux reflets bleutés
D'âme une tranche exigüe

Je coupe au fil de l'heure pâle
Un cher amour dont le sang clair
Et pur au couchant rougit l'air.

Au ciel profond teinté d'opale
Je le plante comme au pal
De l'analyse scolaire

A l'heure crépusculaire
Du lilas épiscopal.

SYMBOLES SURRÉELS

La vague monticule en l'abîme atlantique
Gonfle et crève sans cesse aux morsures du vent.
Le rythme de mes jours lui ressemble souvent,
Sinusoïde étrange au rythme poétique.

Douce chair caressée au geste de la main,
Echarpe soyeuse et flexible col de cygne,
Cellules pourriture à la morgue demain.
De m'en apercevoir, une faveur insigne!

Planir ainsi longtemps ès baudruches très fines
Orfèvre fol, l'intellect antiseptisé,
Microtome nickel aux coupes paraffines,
A quoi bon *si tous liens avec Lui sont brisés?*

REGRET

Pudeur des portes refermées,
Ambitions réalisées,
Vieille chaumière abandonnée
Où l'herbe pousse sur le toit,

Coquette sans être jolie,
Forme obscure de vieille fille,
Dans tes yeux lueurs de folie,
Désir des jours passés, c'est toi.

Rire léger d'une marquise,
Cheveux que le soleil irise,
Regard où le regard se brise
Curieux qui voudrait le secret,

Main douce autant qu'une madone,
Lèvre par qui l'aveu se donne
Et candide qui s'abandonne :
C'était mon rêve... Et j'en mourrai.

TOURMENTE

Nuages qui courez au déclin des journées
Comme oiseaux affolés par l'automne mourant
Dont le subtil poison emplit l'âme fanée
Et réveille en cette âme un brasier dévorant, —

Nuages rougissants au déclin des journées,
N'êtes-vous pas venus pour le tourment dernier
Dont se meurt lentement l'âme prédestinée
Que fauchera la mort, telle un lourd jardinier ?

Nuages en-allés au déclin des journées,
Passez en votre vol si souple et si glissant, —
Pour de tels avenir mon âme n'est pas née
Et garde en son secret l'enfant obéissant.

G. B. KERVERZIOU.

POÈMES D'AUTOMNE

par ANNE SELLE-MORVAN.

I

LA LUMIÈRE DE SEPTEMBRE

Le ciel est un cristal de roche, frais et pur.
Dans l'air, le pollen blond du soleil de septembre
Flotte, et les dahlias-cactus de pourpre et d'ambre
Attirent les derniers papillons de l'azur.

Les fruits tombent sur l'herbe humide, bijoux clairs
Que la main de l'automne égrène, généreuse.
Et l'ardent rouge-gorge offre sa plainte heureuse
Au silence doré des grands bois entr'ouverts.

J'ai les bras pleins de fruits, j'ai le cœur plein de joie !
Les chaleurs de l'été demeurent en mon sang.
Le soleil d'août était si riche et si puissant
Que sa flamme au secret de moi-même rougeois.

Tu peux venir du fond des grands steppes de neige,
Hiver, je ne crains plus tes frigidités baises !
Mes souvenirs heureux en moi sont embrasés,
Et leur substance irradiante me protège.

Lumière belle et pâle, ineffable douceur
Des choses dont la mort est toute proche, automne,
Inquiète saison, veux-tu que je te donne
Un peu de ce soleil qui brûle dans mon cœur ?

II

LE HOUX

Le sang des soleils de l'automne
A rougi les grappes du houx.
Taciturne, luisant et doux,
Il ne s'effeuille et ne frissonne.

J'aime la dentelle vert sombre
Dont il vêt les talus brunis,
Et les fruits pourprés et vernis
Qui tentent d'égayer son ombre.

Le beau houx vert aux teintes franches !
Il se rira du ciel neigeux
Et des froids matins nuageux ;
Il se rira des herbes blanches.

Les arbres noirs, sans nul feuillage,
Dresseront leur squelette nu :
Lui seul, comme un Breton têtù,
Saura résister au pillage.

J'aime le houx, le long des pentes,
Le houx, qui ne veut pas mourir,
Le houx, dont l'orgueil sait fleurir
Parmi la glace et les tourmentes.

III

LA CATHÉDRALE VERTE

Dans la fièvre du soir qu'opprime le silence,
La cathédrale verte entend venir la nuit ;
Toute la nef s'emplit d'ombre pieuse et dense,
Où, rubis solitaire, une veilleuse luit.

Les sveltes contreforts, les deux flèches sculptées,
Et le vieux roi Grallon sur son cheval pensif,
Tout est vert; les lichens, les mousses veloutées,
Ont vêtu lentement tout ce granit massif.

Au creux des arcs-boutants, de la nuit s'accumule.
Les rosaces, les fleurs de pierre ont le cœur noir.
Recueillie, attentive aux voix du crépuscule,
La cathédrale est verte aux longs reflets du soir.

Voici que, s'égrenant sur les toits de la ville,
Comme un pur chapelet de cristal et d'argent,
Sonne et vibre longtemps par l'espace tranquille,
L'angelus, que la brise éparpille en songeant.

La douce piété des êtres et des choses
Monte, invisible encens, vers le ciel apaisé;
Et l'âme de Kemper semble effeuiller des roses
Dans les mains pâles et distraites du Passé.

Anne SELLE-MORVAN.

BRETAGNE

par CLAUDE DERVENN.

O Bretagne, voici qu'après des soirs sans nombre,
A l'autre bord des horizons,
Un soir, nous reverrons les murs de tes maisons
Surgir au milieu des décombres...

Nous aurons su l'horreur des villages en feu
Près des villes assassinées,
Et l'inégal combat des bombes acharnées
Contre une barque à filet bleu.

Nous serons devant toi comme au pied des calvaires,
Cherchant la plaie à ton côté,
O Mère qui tiendras sur ton flanc dévasté
Tant de morts pour tant d'ossuaires!

Nos yeux bouleversés dénombreront les corps,
Nos mains toucheront les blessures,
Le meurtre des clochers et celui des mesures,
Le deuil silencieux des ports.

Chaque nom de cité marine ou paysanne,
Si lourd à dire, le front bas,
Rennes, Lorient, Brest, Saint-Brieuc, Morlaix, Vannes,
Sonnera pour nous comme un glas...

* * *

Mais voici qu'à travers l'aube qui se dépie,
Montera dans le vent une âcre odeur de miel
Toute emmée encor de résine, de sel,
L'âcre odeur de la lande, au printemps, sous la pluie,

L'odeur des ajones neufs au bord des bois de pins,
Quand les troupeaux mouillés piétinent dans l'ornière
Et qu'on entend, au loin, la houle printanière
Sur la grève déserte où s'en vont les chemins,

L'odeur du temps pascal, quand les bourgeons de hêtres
S'ouvrent en éclats verts dans nos taillis bretons,
Aux matins de dimanche où les premiers Pardons
Fêtent les mêmes Saints que priaient les ancêtres...

Ah Dieu! nous la boirons au plus profond de nous,
Comme un enfant pendu au sein lourd de sa mère,
Cette odeur d'Armorique intacte et millénaire
Qui fera nos cœurs battre et fléchir nos genoux!

Le vent l'a recueillie au plus lointain des âges,
Des tertres de Carnac à ceux de Gavrinis,
L'a mêlée aux cheveux de Morgane, près d'Ys,
Aux lèvres de Tristan couché sous les nuages;

Elle a baigné le front de Merlin et ses pas,
Embaumé la fontaine où dort Brocéliande,
Et porté jusqu'à l'île où sont les morts d'Islande
La respiration du sel qui ne meurt pas!

Ah! Qu'importent le feu, l'invasion, la guerre,
Bretagne qui renaît à chaque autre printemps!
Il reste encore assez de chaumes sur tes champs
Pour refaire aux maisons le toit héréditaire,

Il reste assez de schiste et de granit au sol
Pour rebâtir le quai, la muraille et l'église,
Et, pour rendre aux voiliers leurs vergues dans la brise,
Bien assez de forêts entre Etel et Paimpol,

Assez d'hommes encor sur la terre fleurie,
Pour repeupler de fils l'Ar Coat et l'Ar Mor,
En laissant dans leurs os bondir contre la mort
Le grand souffle vivant monté de la Patrie!

Claude DERVENN.

(Ecrit au Tonkin en avril 1943.)

STANCES POUR UN AMOUR BLESSÉ

par RONAN PICHERY.

I

Si ton esprit s'éprend d'une ardeur salutaire
Pour gagner de l'amour les champs majestueux,
Laisse plier ton front sous le poids du mystère,
Lorsque résonne en toi l'appel impétueux.

Laisse un Dieu diligent, en rapprochant nos têtes,
T'animer d'un frisson qui gagnera ta main,
Nos yeux seront brillants et nos lèvres muettes,
Et tous les deux, ainsi, nous prendrons le chemin.

Nous laisserons nos cœurs s'épancher en silence
Dans le recueillement de cet instant béni,
Et, pleins de volupté, nous verrons leur cadence,
Sous le voile d'azur, s'étendre à l'infini.

II

La pourpre qui s'estompe en la lumière pâle
Eclaire encore à l'horizon,
De son dernier reflet, la mer occidentale
Et le toit de notre maison.

La brume qui s'élève et qui nous enveloppe
De ses plis sans cesse assombris,
Au parfum de l'œillet et de l'héliotrope,
Exalte nos cœurs attendris.

La densité du soir semble porter nos âmes
Au pavois qu'elle sait tenir,
O ma sœur, livrons-nous aux plus secrètes flammes
De Vesper qui vient nous unir.

III

Mon Amour, je craignais d'interrompre ton rêve,
Mais tu cesses de sommeiller;
Entre tes cheveux bruns, ta tête se soulève
Sur le mol et doux oreiller.

Je m'approche de toi, ta bouche se desserre
D'un sourire tendre et songeur,
Cependant qu'aussitôt ta pommette s'éclaire
D'une étincelante rougeur.

Ta prunelle s'avive au désir, à la fièvre
De mon baiser tant attendu,
Et le pli qui se creuse au coin droit de ta lèvre
Dit le regret du temps perdu.

IV

Je te sens faiblissante en ce moment suprême,
Et ton cœur va douter de moi;
Près de ton lit, pourtant, mon ardeur est la même
Et, ce soir, brûlant, mon émoi.

Pourquoi te laisses-tu gagner par la détresse
Qui gémit dans ton cœur craintif,
Quand ma voix est si douce et tendre ma caresse,
Et mon baiser persuasif?

Ton front, toujours si pur, s'embrumant d'un nuage,
Révèle un esprit soucieux,
Car j'ai déjà perçu les lueurs de l'orage
Dans le vif argent de tes yeux.

V

Laisse-moi t'approcher afin que je m'apprête
A te consoler d'un doux mot,
Car je veux aussitôt, dans ta gorge inquiète,
Refouler un triste sanglot.

D'un souffle délicat, j'effleure ta paupière
Afin d'éloigner ton souci,
Dans mes bras dévorants, aussitôt, je t'enserre,
Et ton regard s'est adouci.

Tu me livres alors ta lèvre obéissante
Où ma bouche vient se poser,
Et tu restes longtemps sensible et frémissante
Sous l'empreinte de mon baiser.

VI

Puisque ton œil émeut, d'une larme sincère,
L'amère solitude en ton lointain exil,
Puisque tu veux garder, dans ton sein qui l'enserre,
Notre bel amour en péril,

Pour te survivre encore et rompre le silence
Par les échos songeurs de ton obsession,
Et, dans ton cœur, revoir s'écouler en cadence
Leur divine procession,

Pour cacher tes soupirs et tes regrets moroses
A tout ce cher passé que tu viendras bénir,
Attache avec ferveur des lauriers et des roses
Sur le lin blanc du souvenir.

Ronan PICHÉRY.

Les Fêtes de saint Yves

A TRÉGUIER

par YVES LECOMTE.

19 mai 1947. Tréguier qui, chaque année, voit se développer la longue théorie des pèlerins qui vont de la vieille cathédrale Saint-Tugdual à l'ancienne église du Minihy, Tréguier, cette année, célébrait le six centième anniversaire de la canonisation de saint

Yves. Saint Yves qui fut un des saints canonisés par les Papes d'Avignon a conquis, par le patronage des hommes de loi, à la fois l'universalité et l'internationalité. Il a même suppléé dans ce patronage le très ancien saint Nicolas, l'évêque de Myre, qui fut très longtemps le patron de la Confrérie des avocats.

Cette année, pour ce solennel anniversaire, des avocats et des hommes de loi sont venus de la plupart des grands pays d'Europe et même du monde, apporter à Yves Helory de Kermartin le témoignage de respect, d'affection et aussi de reconnaissance pour un saint dont les vertus ont à ce point illustré une profession.

Ce 19 mai, dès 6 heures du matin, toutes les routes convergeant vers Tréguier étaient couvertes de voitures aux plaques minéralogiques de tous les pays qui s'insinuaient parmi les chars-à-bancs des paysans des Côtes-du-Nord, et parmi les autocars et les camions de toutes les entreprises de transports de Bretagne. L'entrée dans Tréguier est déjà comme une préfiguration de la procession qui se déroulera tout à l'heure. Un immense parc à voitures, déjà bondé dès 8 heures du matin, a été installé dans le terrain de sports, et la foule circule, très dense, dans les rues étroites, largement décorées et dont les maisons sont soulignées d'une guirlande où s'accroche le blason des Kermartin : d'or à la croix engrelée de sable cantonnée de 4 alerions du même.

Sur la place de la Cathédrale, Ernest Renan, dont le bronze semble s'affaisser sous la couronne que lui tend une avantageuse république, se désintéresse complètement de cette foule bruyante et bruisante. Au bas de la place, des boutiques foraines commencent à battre l'estrade, et c'est de ce côté là que le philosophe regarde.

Cette longue place inclinée, épousant la vallée creusée par le cours d'eau qui se cherche jour vers la mer, semble le glacis défendant l'idée de la justice contre les trahisons qu'en font les bateleurs. Ces quelques pieds carrés peuvent être lourds de sens, et la flèche de la cathédrale, moderne, mais en harmonie avec toute l'œuvre, en émerge comme un cri vers le ciel, comme une protestation contre le magicien sorti de son flanc.

A 9 h. 30, les pèlerins, magistrats, professeurs de droit, avoués, avocats, qui se trouvent là, sont reçus par les autorités civiles, et le maire de la localité, en les accueillant, retrace les fastes de la ville de Tréguier dont un raccourci paradoxal peut s'exprimer ainsi quand on voit les deux portraits face à face dans la salle d'honneur de la mairie : saint Yves, Renan. Mais aujourd'hui, nul ne parlera du philosophe, et l'aridité de l'esprit et l'abstraction de la pensée vont disparaître devant la vertu professionnelle et l'exercice efficace de la charité chrétienne.

L'Eglise est largement représentée pour la célébration de son fils sanctifié. Pour la première fois depuis 6 siècles, deux cardinaux vont se trouver présents : le Primat de Bretagne, Mgr Roques, archevêque de Rennes, et le Primat des Gaules, Mgr Gerlier, qui fut longtemps avocat à la Cour d'Appel de Paris. Le Nonce apostolique est aussi présent, ainsi que les archevêques et évêques de Saint-Brieuc, d'Enos, de Chartres, d'Orléans, de Nantes, de Vannes, d'Arras, de Thabraca et d'Orcisto, et, ajoutant une touche de simplicité parmi la pourpre et le violet, les révérendissimes abbés de Solesmes, de Kergonan et de Thymadeuc.

Après la cérémonie de la mairie, pour laquelle tous les hommes de loi avaient revêtu leurs robes, les autorités civiles et religieuses se dirigèrent vers la cathédrale. Les quelques mètres qui séparent ces deux édifices furent franchis avec une incroyable difficulté, à travers une foule serrée à l'extrême. Plus d'une barrette crut rester dans la bagarre et plus d'une épitoge et plus d'un rabat se virent coincés et en grand danger d'être arrachés. Les autorités civiles parmi lesquelles figuraient M. Teitgen, vice-président du Conseil, Lambert Schaus, ministre des Affaires étrangères du grand-duché de Luxembourg, et Paul Struye, ministre de la Justice de Belgique. M. Buell, secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis, le premier Président de la Cour de Cassation, Montgibeaux, accompagné de deux conseillers, Marcel Poignard, bâtonnier de Paris, Thomas Braun, ancien bâtonnier de Bruxelles, M. Pendleton Beckley, délégué de l'Association du Barreau américain, Richard O'Sullivan, avocat de Grande-Bretagne, M. Van Oppen, bâtonnier de Maestricht, MM. Pleven et Bouret, députés des Côtes-du-Nord, mêlés à la foule, tentaient de se frayer un chemin vers la nef de la cathédrale. Parmi les vêtements civils et la ligne sombre des toges,

apparaissaient quelques uniformes, et parmi eux l'uniforme rutilant du Préfet des Côtes-du-Nord. Lentement, tous pénétrèrent dans cette nef étroite d'être si haute. Le triforium laisse tomber de longs pennons dont l'étamine blanche est timbrée des différentes armoiries des évêques qui illustrèrent le siège épiscopal du Trégor.

Armoiries qui évoquent aussi des hommes d'épée, mais, aujourd'hui, seule, la robe a créance en ce lieu. Toute cette théorie de toges gagne le haut de la nef pour se diriger vers ces si curieux sièges basculants qui rappellent un cinéma plus qu'un lieu d'oraison et contrastent avec le tombeau de saint Yves dont la forêt de clochetons gothico-baroques s'élève du côté de l'évangile, face à la chaire, paradoxalement à droite. Aux côtés du pompeux tombeau qui abrite la statue émaciée du saint gisant, un autre plus modeste vient de s'élever : celui de Jean V le Sage, le pieux duc qui, prenant en mains sa duchée dans les tout premiers jours du xv^e siècle, allait s'efforcer, en succédant à son père, le bouillant Jean de Montfort, de panser les plaies que la guerre avait ouvertes et qui voulut, en filiale admiration pour saint Yves, reposer à l'ombre de son dernier repos.

La grand'messe, célébrée en grand appareil, ne put être perçue par la grande plus majorité des pèlerins uniquement que par les micros qui sur la place retransmettaient les prières.

Le panégyrique traditionnel de saint Yves fut prononcé par Mgr Gerlier, qui en sa qualité d'ancien avocat était particulièrement qualifié pour évoquer la grande figure, et dans son allocution pimentée de nombreuses allusions d'actualité, il fit appel à la rectitude de la justice, au désintéressement des conseils, et fit un appel pressant à l'indispensable justice de Dieu, si nécessaire pour corriger la justice des hommes. Son panégyrique, étincelant tout en saillies et marqué au coin d'une érudition et d'une culture profondes, fut écouté avec un enthousiasme tel, que, n'eût été le fait d'être prononcé dans une église, il eût été vigoureusement applaudi.

La messe terminée, la longue procession s'étira sur les quatre kilomètres qui mènent au Minihy, qui fut la dernière paroisse de saint Yves et où fut élevé son premier tombeau.

Quand on passe à la hauteur du manoir de Kermartin, on aperçoit le pittoresque clocher du Minihy où saint Yves mourut. Au milieu des maisons terrées dans la lande, l'église paraît très volumineuse. Du haut de la tour, les photographes et les cinéastes mitraillaient la cérémonie.

On contourne, au chant des cantiques, le premier tombeau du Saint, en forme de petit arche.

Dans une fraternisation indescriptible, soutanes, robes, coiffes, voitures d'enfants, voitures d'invalides, scouts, cierges, chantres, se dirigèrent vers le Minihy. A plusieurs reprises, les groupes cherchèrent à se reconstituer, mais il était dit que le mélange serait total, et les avocats étrangers, dont les toques et les robes diffèrent sensiblement de celles du barreau français, étaient eux-mêmes dispersés, sans possibilité de se rejoindre. Seule la tête du cortège qui encadrait le chef vénéré de saint Yves réussit à garder son homogénéité. Mais dans ce désordre, dans ce trouble apporté à l'ordonnance d'une procession, quelque chose frappait tous ceux qui y prenaient part, quelque chose qui peut-être avait bien plus d'importance que l'ordre apparent, c'était cette espèce d'ensemble avec lequel la longue complainte de saint Yves a été reprise au refrain, et en breton, même par ceux qui ignoraient tout de cette langue, mais qui au bout de 4 kilomètres avaient réussi à s'assimiler complètement les quatre vers qui forment ce refrain, et qui le

chantaient avec toute la foule comme s'ils avaient été originaires de la Province où avait lieu la cérémonie. C'est donc dans cette unité totale que, dans le même désordre qu'à l'aller, les pèlerins revinrent à cette ville momentanément surpeuplée, et cherchèrent alors à se restaurer.

Des notes pittoresques avaient été apportées tout au long de la procession par les marchands de brioches, de bière et de sodas, qui offraient leur marchandise aux pèlerins, et il était amusant de voir ceux-ci, sans rien perdre de leur dévotion et de leur respect, continuer à chanter avec qui un morceau de brioche à la main, qui une bouteille de cidre. Et à ce moment, quelques instants avant le banquet qui devait réunir les autorités religieuses et civiles ainsi que tous les hommes de loi présents commençait la chasse aux souvenirs. Bien rares furent ceux qui n'emmenèrent pas avec eux un des blasons de saint Yves qui pendaient aux murs, rares furent les étrangers qui rentrèrent chez eux sans une série de photos, qu'ils s'empressaient de prendre au cours même de la procession, des costumes bretons qui égayaient celle-ci; rares enfin furent ceux qui ne se laissèrent pas séduire par l'architecture ancienne de la petite ville; rares également étaient ceux qui n'entraient pas chez les libraires pour se procurer des guides et plans à la seule fin de profiter de ce pardon pour visiter la plus grande partie possible de la Bretagne, et entreprendre après cette cérémonie qui est une des plus importantes de la Bretagne catholique un véritable Tro Breiz commencé sous d'aussi bons auspices.

Au cours du banquet qui suivit, douze allocutions furent prononcées et le moins qu'on puisse dire est que ces discours d'après banquet, qu'on supporte généralement en somnolant durant sa digestion, furent d'un tel intérêt et d'une telle éloquence que chacun eut à cœur d'y apporter la plus scrupuleuse attention. Mgr Gerlier, qui parla l'avant-dernier, rappela qu'il était de coutume que les membres du Sacré Collège ne répondissent jamais à un toast, de peur sans doute, ajoutait-il malicieusement, que la réponse fût inférieure au toast qui pourrait la motiver. Mais pour lui-même, il se sentait à peu près capable de ne pas être inférieur à la tâche et rompait sans arrière-pensée ces traditions pour encore ajouter quelques mots où, quittant l'éloquence pure et simple il atteignit vraiment, avec une simplicité de mots et une pureté d'expression sans pareille, un des plafonds de l'art oratoire, et où vraiment il contraignit ceux qui, pourtant, pour de nombreuses raisons, ne peuvent penser comme lui exactement, à donner une approbation pleine et entière et une souscription intégrale à son appel aux Saints, qui seuls, dit-il, peuvent être les messagers d'une vraie justice avant celle du Ciel.

Et puis, tous les pèlerins se dispersèrent, le gros public se dirigea vers les baraques foraines. Les autorités religieuses et les autorités civiles disparurent dans le nuage de poussière de leurs somptueuses voitures. Les avocats se réunirent en un dernier repas à l'Arcouest, face à Bréhat, dans ce paysage grandiose tout parsemé d'îles; et là, Richard O'Sullivan, parmi les orateurs de la soirée, rappela celui qui est le patron des avocats de Grande-Bretagne et dont les vertus le menèrent à l'échafaud, saint Thomas Morus. Et il voulut en cette journée l'associer à celui qui a pris le pas sur tous les autres, saint Yves, qu'en Bretagne on connaît souvent sous un vocable fameux : saint Yves de Vérité.

*Sanctus Yvo erat brito,
Advocatus et non latro,
Res miranda populo.*

Yves LECOMTE.

DEUX MORTS PRÉMATURÉES

Par YVES LE FEBVRE

Au début de 1945, le sculpteur François CAUJAN a trouvé la mort dans un accident de car, causé par l'éclatement d'un pneu avant, à un tournant de route, au bord d'un ravin, non loin de Landerneau. Il n'était âgé que de 45 ans, et n'avait pas, il le reconnaissait lui-même, encore produit la partie la plus sûre de son œuvre.

Le 8 septembre, Marie-Paule SALONNE, du Tiers-Ordre, mourait à Plancoët, à l'âge de 45 ans, laissant une œuvre déjà abondante, certes, mais assurément pas terminée, et que l'on pouvait toujours espérer voir devenir plus formellement et plus utilement bretonne.

Deux indiscutables talents bretons qui disparaissent. Deux pertes certaines pour la Bretagne. Pourquoi laisserions-nous ces ombres entrer dans le Passé, sans un adieu, qui, même s'il est exempt de flagornerie, n'en est pas moins un hommage?

Les pages qui suivent sont extraites d'un livre d'enquêtes, d'entretiens et d'études, intitulé Vers l'originalité bretonne. Aucun des deux disparus n'a eu occasion de les lire. Celles qui concernent François Caujan étaient amicales, certes, et n'étaient pas faites pour lui déplaire, nous les relaterons dans notre prochain numéro; celles qui parlent de Marie-Paule Salonne, que personnellement je n'ai pas connue, n'avaient pas pour but de lui plaire. Mais elles ne tendaient pas non plus à lui faire des griefs à elle-même. Il est possible que Marie-Paule Salonne ait eu connaissance de ce que j'imprimais d'elle, une fois, vers 1944: « Elle a passé à côté de la gloire ». Je ne sais si cela lui a déplu, ou l'a intriguée. Mais ci-après se trouve l'explication: Marie-Paule Salonne a manqué l'immortalité bretonne faite d'un maître qui ne la détourne pas de la Bretagne, lui montre sa voie, au contraire. Les pages qui concernent cette auteur d'incontestable talent sont en réalité extraites d'une étude sur Yves Le Febvre, l'anti-breton, étude ayant pour titre: Le mauvais maître et ses victimes.

Je laisse ces pages, sans hostilité, telles que j'espérais voir Marie-Paule Salonne les lire un jour.

Y. D.

**

Marie-Paule SALONNE

...Marie-Paule Salonne avait seize ou dix-sept ans, quand elle débuta elle aussi dans la Pensée Bretonne par des vers qui vite se remarquèrent. Elle n'est pas avare, loin de là, de renseignements sur elle-même dans ses livres, mais c'est encore Yves Le Febvre qui, dans la préface qu'il mit à son premier recueil, nous donne sur elle les indications qui nous intéressent le plus.

Bien que fixée, et d'abord élevée à Plancoët, pays Gallo (entre Lamballe et Dinard), Marie-Paule Salonne est en réalité Morlaisienne; non pas seulement par sa naissance en 1902, mais par ses ascendants. « Si vous avez été élevée à Plancoët et si vous y avez noué, à l'ombre de Chateaubriand, des liens subtils et forts que sont les souvenirs d'enfance (lui écrit Yves Le Febvre), vous appartenez par vos origines paternelles et maternelles à Morlaix. Vous êtes pétrie de cette terre noble et familière, entre Léon, Trégor et Cornouailles... »

On ne parle pas de son père, dont le patronyme indique peut-être une origine méridionale

plus ou moins proche; mais sa mère, née Le Gac, écrivait, et fort bien, sous le pseudonyme quelque peu ture de Djénane, qui me fait l'effet de fleurir plus que le fagot. Remarquons en passant ce goût de l'exotisme. On est tellement francisé en Bretagne, tellement pétri de francisme, que même en 1900 et 1915 encore, on oubliait qu'il n'y avait qu'à mettre le nez à la fenêtre, ou à franchir sa porte en allant au marché, pour trouver de l'exotisme, du non-français plein la rue. Le cas de Djénane n'est pas le seul. Il fallait le recours à un pays lointain pour ouvrir une échappée sur le rêve. La Bretagne, on avait beau la voir tous les jours, la Celtie on avait beau la toucher, c'étaient des domaines inconnus. On rimait français.

Aboutissant, paraît-il, de toute une lignée à penchant littéraire ou artistique, peut-être de deux, semblant, d'après une dédicace, lointaine descendante de Yann Ar Guen, petite-fille en tout cas du maître-verrier de Morlaix, Nicolas, la jeune Marie-Paule dut apparaître vite aux siens un de ces phénomènes qu'il faut certainement admirer. Elle avait un penchant extrême pour la littérature. Elle faisait des vers avec une facilité déconcertante. Elle avait mieux que de la facilité. Elle n'accumulait pas que les phrases prolixes, des mots sans sens. Elle ne pensait aucunement (elle l'a affirmé depuis) à une future notoriété. Ce qui frappe, c'est qu'elle avait l'air de dire quelque chose, et peut-être le disait-elle. C'était une jeune fille prodige. Anne Selle, qui, à peu près du même temps, l'a connue à cet âge, écrit d'elle: « Elle me paraissait filleule des fées, ou fée elle-même. Sa vie alors: élevée, instruite à la maison, par ses parents, un jardin fleuri, un milieu favorable à l'écllosion d'une jeune âme et d'un talent naissant, tout me paraissait merveilleux ». Rien ne peint mieux la jeune poétesse si favorisée, que cette Réverie géométrique, ou: Vers symétriques par rapport à deux points... de vue », que, à seize ans, ce 9 janvier 1918 sur le paysage de Plancoët, où la neige tombait, elle composa à la planche pendant une leçon de géométrie que lui donnait une religieuse:

*Je donne de ma pauvre tête
Tout ce qu'il est en mon pouvoir,
Pour tracer des lignes bien faites
En blanc, sur le tableau noir;
Mais, tandis qu'au bout de ma craie
Mon problème reste tremblant,
Je contemple une fine raie,
En noir, sur le tableau blanc.*

*J'écris, j'efface, et puis j'aligne,
Sans trop chercher, ni trop savoir,
Des chiffres, des mots et des signes,
En blanc, sur le tableau noir. —
Et sur le flanc de la colline,
Et sur les prés étincelants,
Les arbres ont des formes fines,
En noir, sur le tableau blanc.*

*Dans le retrait de son coin sombre,
Le « père » n'a pas l'air de voir
Que, tout en écrivant des nombres
En blanc, sur le tableau noir,
Je fixe mes yeux sur la terre,
Où la neige, à gros flocons lents,
Dessine de divins mystères,
En noir, sur le tableau blanc.*

*Mais ouf!... Tout est fini. J'efface
Distraitement, de mon mouchoir,
Les ronds maigres, les barres grasses,
En blanc, sur le tableau noir. —
Et sur le flanc de la colline,
La neige aux longs reflets dolents
Laisse encore voir des formes fines,
En noir, sur le tableau blanc.*

On comprend qu'Yves Le Febvre pouvait déclarer dans sa préface « retenir tout de suite cette richesse intellectuelle et cette facilité aimable d'une toute jeune fille, dont l'œuvre eût plu à ceux qui sont ses maîtres, et en particulier à ces jongleurs de belles rimes que furent Banville, Théophile Gautier et Rostand ». Mais si dans la pensée du préfacier c'était un compliment, avouons que justement le maladroit nous a tout de suite désenchantés.

Alors, vraiment, c'étaient là les maîtres de Marie-Paule Salonne? Rien que les maîtres du vers facile, de la poésie à mouvements oratoires? Pas un mot pour les poètes plus soignés, même pour Hérédia et Leconte de Lisle? Non seulement rien pour les Parnassiens, mais rien non plus pour les Symbolistes? Pas une trace de l'influence de ceux qui avaient passionné notre adolescence, quinze ans avant? Evidemment, des poètes bretons, n'en parlons pas. Même s'ils n'avaient qu'une valeur relative, ce n'était pas Yves Le Febvre qui allait diriger une jeune poétesse de Bretagne vers Lud Jean, Jos Parker ou Berthou. Mais, même parmi les poètes français, aucun de ceux du premier quart de notre siècle n'est mentionné. Ceci prouve bien que la Pensée Bretonne, qui n'avait pas à elle de poètes antérieurs, ne brillait guère par l'atmosphère nourricière. — Il est vrai qu'elle avait à surveiller les Jésuites.

Et c'est bien cela: aucun suc nourricier n'est venu de la Pensée Bretonne à Marie-Paule Salonne, pas plus qu'aux autres. Après son premier recueil, l'École des Papillons, aussi mal édité que possible par le lamentable éditeur qu'était l'important Yffic, mais qui, heureusement pour lui, avait le charme et l'excuse de la jeunesse, est venu en 1922 le second: Ma Maison dans la Brume. Couronné à Paris, mieux présenté, — en fait de changement, c'est la même chose. Comme au régiment, Marie-Paule Salonne « a continué par le même mouvement ». Ses vers ont bien le même mouvement du siècle passé, archives. Ils ne sont pas de son temps; ni du vingtième siècle, ni du temps de cette grande guerre. Ce sont comme des vers de jeune pensionnaire, que l'on n'a pas encore laissée tout lire. Si le propre de la poésie est, comme l'a dit quelqu'un, d'exprimer quelque chose de personnel sous une forme personnelle, le second élément a manqué. Quant à la pensée, si elle devient bretonne, ce n'est qu'à la manière d'Yves Le Febvre. A celui-ci, d'ailleurs, est dédié le premier poème du Bénitier sans buis.

Encore Yves Le Febvre! on me dira qu'on n'a pas été ses disciples! Et on me dira aussi que lui n'a pas été profondément ravi de voir la jeune poétesse entrer dans le rationalisme, l'exprimer en littérature, ce qui n'était pas très utile et n'a rien de jeunot, et même se mettre fort gaillardement à blasphémer! A d'autres! Ne soulignons cela que pour dire tout de suite que dix ans après, la poétesse de Plancoët donna au maître de sa pensée la grosse déception de se

convertir, tout aussi bruyamment, sinon plus. Pendant qu'Yves Le Febvre, poursuivant sa mission laïque et anti-bretonne (et fort bien arrivé dans la Magistrature, d'ailleurs, pour prix de sa tâche), promenait de ville en ville au milieu de violentes bagarres (comme à Rennes, où j'en ai été témoin), une pièce à grand scandale, *La Terre des Prêtres*, tirée de son roman scandaleux, Marie-Paule Salonne remettait du buis à son bénitier, et accrochait à son cou une grande croix qui crève les yeux sur ses photographies.

Je ne lui fais d'ailleurs reproche ni de cela, ni du reste. C'était son droit d'évoluer. Elle a écrit, depuis, *Le Fruit de nos entrailles, poèmes*, qui furent couronnés; *Le Conte Bleu ne finit pas*, un acte en vers; *L'Age de perle*, qui eut un autre prix, roman de la maternité auquel la presse a fait bon accueil; *L'Ossuaire Charnel*, nouveau recueil de poèmes, — et j'en passe. Tout cela bourré, paraît-il, de renseignements fournis par elle-même sur sa vie la plus privée. « Ce sera bien commode pour ses biographes », me dit-on. Possible, mais je ne serai sûrement pas un de ces indiscrets. Je ne ferai même pas à Marie-Paule Salonne cette bonne blague qu'on pourrait lui jouer si facilement, avec tant de documents, et que quelqu'un lui fera peut-être dans le futur : écrire sa vie romancée. La vie d'une poétesse de province au XX^e siècle. Non : je lui dirai seulement, revenant à ma marotte :

Et la Bretagne, dans tout ce bazar ?
Car, est-ce de voir les poétesse faire de leur vie privée une vie publique que nous avons besoin ? Est-ce vraiment pour elles la voie du succès ? Autrefois, les poètes chantaient pour l'auditoire, pour dire ou redire ce qui les enchantait ; pour satisfaire leur imagination, cultiver leurs sentiments. Maintenant, ils chantent pour la galerie. On en a l'impression, du moins. Ce n'était pas la peine de cacher dans sa jeunesse ses *vers proscrits*, que personne ne devait jamais voir, de les enfouir dans un tiroir sombre, pour les crier maintenant sur les toits. Ils risquent de beaucoup moins nous intéresser.

Si Marie-Paule Salonne avait voulu !... Si quelqu'un avait réfléchi pour elle !... Si sa famille avait su lui dire comme on dit maintenant : « Change un peu de disque. Lis d'autres maîtres ! Cherche d'autres sujets. Tiens, voilà un rucksack, un vélo neuf et un carnet de chèques. En route ! Fais le tour de la Bretagne. Et ramène le livre moderne que tout le monde attend, qui célébrera ton pays. »

Elle pouvait le faire, comme ce qu'elle a ramené à dix-huit ans de Roscoff, de Notre-Dame de la Joie ou de la Pointe du Raz nous le prouve. Alors, elle aurait acquis tout de suite une place unique en Bretagne. Elle aurait du premier coup conquis la durée. Tandis que maintenant ? Tout ce que je peux dire d'elle, c'est

d'exprimer le regret qu'elle soit tombée, hélas, dans son adolescence, sous la coupe d'un enflé, qui la félicitant, hélas encore ! de quelques pièces plutôt mauvaises, écrivait dans sa préface de 1920 : « Je sais que pour être d'une culture affinée et très française, vous n'en demeurez pas moins très bonne bretonne, nourrie de nos landes et du suc de la mer, imprégnée des parfums de nos ajoncs et de nos genêts. Il me plaît, à cet égard, que vous ayez terminé ce recueil des chants de votre jeunesse par quelques « sônes d'amour » et quelques légendes celtiques. Vous avez ainsi, à votre insu, servi mon dessein et mon désir entêté de défendre et de glorifier la Bretagne française. »

Et la Bretagne bretonne ? La seule qui ne serait pas banale ? La seule qui aurait une note d'originalité sur la face du monde ? Celle-là, Yves Le Febvre a soin de n'en pas parler. Cette discrétion, il l'a toujours eue. Aussi, de son école sont seulement sortis des talents qui s'égarèrent dans la dispersion, qui languissent dans l'incertitude, des personnalités qui ne se sont qu'imparfaitement réalisées, des effigies de peu de relief qui nous laissent entrevoir ce que produirait demain une Bretagne perfrancisée.

Yves LE DIBERDER.

PROPOS SOUS LE HOUX

I. *Propos sous le Houx.* — II. *L'intronisation de Mgr Fauvel.* — III. *Le cinéma à Belle-Ile.* — IV. *Daniel Bernard.* — V. *Saint Le Goaziou.* — VI. *La Société Artistique de Quimper.* — VII. *La Ville d'Ys et Louis Ogès.* — VIII. *Dans la Presse française.* — IX. *A propos de la langue bretonne dans le pays guérandais.* — X. *Les relations interceltiques.* — XI. *Bibliographie.*

I

Je dis « sous le Houx », et non pas sur son compte.

Sur son compte ? « Il ne s'en faut p'us mêler », comme disait l'autre à Henri IV, depuis qu'André Suarès, ce demi-Breton, a écrit une si belle page sur les houx de la Cornouaille. (Je voudrais bien l'avoir sous la main pour la citer.) Et pour ma part, les houx du Pont-Kerlo, de la forêt de Pontallec, aux grands fûts musculeux sous le satin blanc de leur écorce, chargés de feuillage rigide, bruisant, emperlé de rouge, m'ont fait regretter de ne pas être poète.

Je voudrais pourtant savoir faire l'éloge du houx. La langue bretonne l'a dédaigné, mais pas la langue galloise. J'ai toujours gardé dans un coin de ma mémoire ce fragment de chanson populaire de l'île de Mon :

*Pren canmolus, gweddus, gwen,
yw y gelynen...*

« C'est un arbre louable, élégant, beau, que le houx ». Combien louable ! Vous connaissez d'abord le proverbe français : « Qui s'y frotte s'y pique ». Mais vous savez peut-être moins que les Bretonnants érudits affirment que c'est que le houx, *kelen*, que vient le verbe *kelenna*, « enseigner ». Vous comprenez pourquoi : la baguette de houx montre au tableau la lettre à lire, et au besoin fait entrer la science dans les têtes distraites, les cervelles obtuses. Voilà qui ne me déplaît pas. Mais on ne fait pas que cela, avec le houx. Dans les vieux troncs on tourne des toupies ; dans les jeunes plants on trouve des fuscaux, comme à Brocéliande, des manches de fouet, comme à Camors. Que de choses utiles ! Je

saurais si peu laquelle choisir, que j'ai bien envie de les prendre toutes.

Et puis le houx, non seulement c'est l'arbre des nids, mais c'est l'arbre sous lequel s'abrite aux mauvais jours l'oiseau qui doit patienter, quand il neige.

*Me zo bet trrri dé ha terr noz
Edon er bod kelen, kelen,*

(constate le merle au printemps),

*Heb tapout memb ur vuhugen !
Met breman ne gav er choaz,
Ré vihan ha ré mas,
Ag er buhuget...*

Moi aussi, j'aime à croire que l'hiver de la Bretagne est passé, ce temps où on s'est ingénié à nous faire taire, et maintenant, moi aussi, je trouve « le choix des vers, des petits et des grands », et sous le houx, ce précieux houx si utile, si riche en ressources, je ne résiste pas à mon envie de les examiner.

II

On se demandait, dans le Finistère, si l'intronisation de Mgr Fauvel à Quimper, en juillet 1947 atteindrait ou surpasserait l'éclat de celle de Mgr Duparc, aux premiers mois de 1908. Mais bien des éléments différaient. Mgr Duparc, qui avait grandi à Quimperlé, arrivait de Lorient, où il avait été curé plus de douze ans, précédé d'une réputation de grand orateur. Cette réputation était déjà si grande que l'abbé Duparc aurait été nommé évêque de Coutances, dès avant la séparation de l'Eglise et de l'Etat, si le Gouvernement français, prenant ombrage de tant de prestige, n'y avait mis son veto. Cette année, Mgr Fauvel, prélat distingué, arrive

de Coutances, avec l'assentiment du Gouvernement.

Car on ne nous fera pas croire que c'est uniquement hasard ou négligence si Rome a mis un an à donner un successeur à Mgr Duparc, grand évêque breton, et s'il a fallu qu'elle aille chercher ce successeur en Normandie. Nous savons tous déjà que si depuis 1940 l'archevêque de Rennes n'est pas breton, c'est parce que le Gouvernement français s'était formellement opposé à la promotion d'un évêque breton au trône de saint Melaine et de Mgr Godefroy Brossays-Saint-Marc. Ce qui n'est pas à dire, d'ailleurs, que la Bretagne et la langue bretonne aient à se plaindre de Son Eminence le cardinal Roques. Au contraire.

Mgr Fauvel n'en a pas moins été admirablement accueilli. Les rues qu'il devait suivre étaient décorées. La cathédrale aurait pu l'être un peu mieux, surtout extérieurement, où le pavoisement était plus que maigre. Dans le cortège d'honneur, les drapeaux tricolores des anciens combattants, les fanions des scouts, les bannières claquantes, grandes et petites, des associations catholiques, arrivaient à mettre de l'éclat dans ce défilé que ne favorisaient sûrement pas le ciel gris et le vent froid.

Mais tout de même, Quimper a changé depuis 1908. Lors de l'intronisation de Mgr Duparc c'était encore le pays des beaux costumes bretons. C'était d'abord la capitale de la Cornouaille Bleue, qui depuis a passé au velours noir. A deux lieues, c'était le Pays Bigoudène, où les femmes, les hommes étaient cuirassés de broderies or ou cuivre, où toutes les filles avaient la joue pavoisée d'un énorme ruban de couleur. Un peu plus loin, c'était Pont-Aven, aux collerettes, à la coiffe célèbre. Rencontrer tous ces

costumes était si courant à Quimper que les Quimpérois n'y faisaient plus attention. Cette année, on voyait les Quimpérois, les Cornouaillais se presser, se bousculer, pour contempler l'éclatante délégation venue de Plougastel qui seule, avec ses vestes, ses robes, amarante ou vert lumière, ses châles frangés, ornées de roses tissées, ses rubans fleuris, mettait une admirable originalité bretonne dans la foule incolore.

Reçu au seuil de la cathédrale par le chapitre, Mgr Fauvel a bien senti lui-même ce qu'avait de délicat certain côté de sa situation. Les vieilles guerres implacables d'autrefois ont beau être reléguées dans les obscurités de l'Histoire, Mgr Fauvel, arrivant de Normandie à Quimper, mille ans après que les Bretons expulsèrent péniblement les Normands, ne put que penser aux ravages effroyables qu'avaient fait ses ancêtres encore païens, qui avaient tellement détruit et massacré que les Bretons durent fuir, en emmenant avec eux les reliques des saints, dont la plupart ne sont pas revenues. Et Mgr Fauvel, du seuil de la cathédrale Saint-Corentin, déclara à la foule qui l'acclamait, qu'il faisait amende honorable pour les crimes effroyables commis par ses ancêtres d'il y a mille ans.

Mais quoi? Cette cathédrale qui recouvre aujourd'hui ce qui a été ramené des reliques de saint Corentin est elle-même de style normand. Il y a longtemps que la Normandie triomphe artistiquement en Léon et en Cornouaille. Ne nous en plaignons pas trop. Plaignons-nous plutôt de l'incroyable négligence bureaucratique qui a fait que pour l'intronisation du successeur de saint Corentin et de Mgr Duparc, on ne s'est même pas occupé de rendre à la cathédrale de Quimper toute sa beauté.

Le croirez-vous en effet? Trois ans après la libération de Quimper, les vitraux de Quimper n'ont pas été remis. L'image lumineuse de saint Giquel, roi de Bretagne, ni des autres saints bretons, n'était pas là pour accueillir le prélat non-breton qui faisait amende honorable à la Bretagne. J'en ai demandé la raison à une haute personnalité quimpéroise, d'origine lorientaise, que d'ailleurs on avait bel et bien oublié d'inviter. « Les vitraux de Saint-Corentin? m'a-t-on répondu. Ils sont dans des caisses, dans la chapelle de Saint-Guénolé, en Ergué-Gaberic, près du Stangala. Pourquoi ils sont toujours là? Parce que, d'abord, on avait parlé de profiter de l'occasion pour les nettoyer; mais on ne s'en est pas occupé du tout. Puis il a été question d'organiser à Paris, — évidemment — une exposition du vitrail français où ils auraient figuré; et on a hésité, et on hésite, on fera, on fera pas... Enfin, purement et simplement, s'ils sont toujours au Stangala, les vitraux de Saint-Corentin de Quimper, c'est par négligence. »

Mgr Fauvel, dans sa première homélie quimpéroise, que diffusaient jusqu'aux quatre coins de la place les haut-parleurs, a rendu hommage à la mémoire du grand évêque, Mgr Duparc, de qui il recueille la lourde succession. Et avant de quitter la cathédrale, il a laissé les innombrables drapeaux l'attendre sur la place pendant qu'il se recueillait sur la tombe de son prédécesseur. Puisse-t-il s'entremettre efficacement pour faire rendre ses vitraux anciens, sans qu'ils aillent se faire détruire ailleurs dans quelque exposition aventureuse, à cette cathédrale qui enferme la tombe de Mgr Duparc, ce grand Lorientais si modeste qui dans son testament précise qu'il ne veut pas de tombeau.

III

En tant que Français comme en tant que Bretons, il paraît que nous devrions mettre en berne. En tant que Français, parce qu'un grand film français (grand film — enfin, qu'ils disent), n'a pu être réalisé; en tant que Bretons, parce que

le cinéaste, M. Michel Carné, est fils d'une Bretonne de Plumieux et que nous devons compatir à son malheur; et puis que c'est cette sacrée Bretagne (« la Breutagne »), avec son indomptable climat atlantique, qui ne s'est pas mise aux ordres d'une entreprise de Péris. Ramassons dans *Carrefour* un peu de l'encre qu'a fait couler ce film :

Un film seulement au quart fait, et déjà abandonné, un film que nous ne verrons peut-être jamais. Sans doute connaissez-vous son titre : *La Fleur de l'âge*. Et sans aucun doute son réalisateur : M. Marcel Carné. Que M. Carné fasse un film, c'est un événement. Mais que M. Carné, soudain, interrompe son travail, se retrouve sur les Champs-Élysées au lieu d'être en Bretagne, M^{me} Arletty et M. Reggiani en congé, le film mort avant de naître, presque les gendarmes à leurs trousses, c'est un désastre dont la portée dépasse le cadre de quelques millions perdus, le cadre d'une vulgaire catastrophe financière et artistique. En U.R.S.S., voire aux U.S.A., M. Carné ne tournerait pas parce qu'il serait ministre. Au moins saurait-il pourquoi. En France, M. Carné paie ses impôts, n'est pas ministre, et ne tourne pas. Auxiliairement, il ne sait pas pourquoi.

Que s'est-il passé? Déjà autour de la querelle de *La Fleur de l'âge*, les cabales se sont organisées. Contre M. Carné, la propagande parlée se déchaîne. Pour nous, la question est plus simple : le meilleur metteur en scène du cinéma français peut-il, en même temps, être le naufrageur de ce cinéma français?

Il ne s'agit pas de prendre la défense de M. Carné. Il n'a pas besoin de nous. Nous avons tout de même encore un peu besoin de lui. Mais de savoir si le cas de *La Fleur de l'âge* marque ou non la fin d'un certain cinéma de prestige, si les fluctuations de notre monnaie et la médiocrité de nos marchés extérieurs interdisent à jamais aux metteurs en scène ambitieux de faire des films. Le cas de *La Fleur de l'âge* nous paraît posséder toutes les données et toutes les clefs de ce problème.

Au commencement de ce film, il y a un devis de 85 millions, ce qui est normal. Des producteurs ont accepté cette évaluation. Ils assurent que cette somme serait versée en temps voulu. Ils choisissent délibérément M. Carné comme réalisateur. Ils choisissent M^{me} Arletty. Ils acceptent le scénario de M. Prévert. Mieux : l'histoire se passant dans un pénitencier d'enfants, à Belle-Isle, ils trouvent qu'il convient de contraster avec un décor aussi sombre, par une évocation plus brillante. Ne pouvant tout de même pas créer une boîte de nuit à côté du bague, M. Prévert propose un yacht élégant. Les producteurs et bailleurs de fonds donnent leur accord sans réserve. Vingt millions sont dépensés pour la préparation du film, avant qu'une seule scène soit tournée. La pellicule est fournie. M. Carné, sa troupe, tout le personnel et le matériel du film prennent le chemin de Belle-Isle. Le film est commencé.

Le drame aussi. Pendant quatre semaines, il pleut. Coût : 2 millions et demi par semaine. Le yacht frété pour les passages « de luxe » ne peut être utilisé que dix jours sur quarante. Puis, prétextant une voie d'eau et divers engagements, il quitte la Bretagne pour aller faire sa saison au large de Monte-Carlo. Le temps devient possible. Mais un chien, indispensable, tombe paralysé. Il faut renvoyer à Paris, sans les avoir fait tourner, un grand nombre de gosses convoqués exprès. Une fois de plus le plan de travail est changé de fond en comble. Entre temps, le ministère de la Justice s'en mêle. Il avait déjà exigé qu'on ne mentionnât pas le nom de Belle-Isle, que le titre du film fût changé, que les gardiens n'y parussent pas armés, que l'action eût lieu avant la guerre. (« De telles choses ne sauraient exister de nos jours... ») Il interdit maintenant de tourner dans l'enceinte du pénitencier et même dans les alentours. Seule solution : reconstituer la façade du bâtiment. Coût : 2 millions. La chose terminée, nouvelle lettre de la Justice : interdiction de reproduire fidèlement la façade. Tout est à refaire. Le travail reprend. Mais tout à coup, chacun des bailleurs de fonds croit s'apercevoir qu'il a donné plus d'argent que son

voisin. En fait, 45 millions ont été dépensés. Les principaux bailleurs se retournent contre le producteur qu'ils accusent de légèreté. On ne paie plus. Le travail cesse aussitôt. Les ennemis de M. Carné disent : « Naturellement, avec Marcel, c'était fatal. » M. Paul Meurisse et M. Serge Reggiani s'agitent, car ils ont tous deux signé pour un film en septembre. Même M. Meurisse doit encore tourner un autre film auparavant. Tout le monde se retrouve à Paris. Pendant ce temps, même à Belle-Isle, il fait beau.

« Même à Belle-Isle... » Quand on vous dit que c'est de la faute de Belle-Isle? Que dis-je? De la Bretagne. Que dis-je encore? De la Breutagne. Cette sacrée Breutagne! Elle n'en fera jamais d'autres. Même pas fichue de laisser briller un gâs de Plumieux (du moins pour partie), qui allait vous enfoncer l'Angleterre, l'Amérique, l'Italie cinématographiques en moins d'un! Elle a fait pleuvoir, ou au moins masqué son soleil. Elle a retenu en panne tout un bataillon de gens de ciné, star comprise, condamnés à l'inaction par un printemps vraiment fâcheux. Vous avez l'air de ne pas vous en émouvoir, vous; mais vous ne savez donc pas que ce fut un événement? La presse régionale se précipita pour en tartiner; mais elle eut le temps : le beau temps ne venait pas. Les gens de ciné, désœuvrés, traînaient leur ennui comme leur accent de café en bar. On avait fait venir pour la figuration quelques garçons douteux de Péris qui grillaient d'envie de s'en traîner au détriment de la population gracieuse de l'île. Les femmes de Palais fermaient leur porte, les jeunes filles n'osaient pas sortir au soir tombant. Mais quoi? Ne faut-il pas souffrir un peu pour mériter la gloire? On patientait, dans l'espoir de voir un jour Belle-Isle sur l'écran, ou au moins son pénitencier de voyous. Belle-Isle a tellement besoin de publicité! Et puis voilà que tout s'écroule! Le bateau de luxe s'en va, la star aussi, les mauvais garçons parlent de rester, la Presse revient tartiner, assister à leur rembarquement, et on n'est même pas sûr de voir jamais projeter par toute la France, par toute l'Europe, par tout le Monde, cette merveille des merveilles que devait être une histoire de voyous insurgés, mêlée d'intrigues romanesques avec quelques stars publicitaires — autrement dit : Belle-Isle en Mer à la sauce Plumieux, pardon : à la sauce Paname — enfin, bref : à la sauce Carné, à moins que ce ne soit à la sauce Prévert. Quand on vous dit qu'il faut mettre en berne!

Car ce n'est pas l'affaiblissement de leur originalité, le désordre de leur littérature provinciale; ce sont des histoires comme ça qui doivent désoler les Bretons.

IV

Ne médions pas imprudemment de notre prochain. M'appretant à parler de l'érudit quimpérois Daniel Bernard, j'allais respectueusement lui donner son titre de druide, et lui conseiller, s'il avait des sacrifices humains à faire, de les prendre plutôt dans le Collège Bardique, ce qui serait agréable au moins à nous, sinon à Teutatès; mais il se trouve m'écrire qu'il y a fort longtemps qu'il a rompu toute relation avec ce groupe. Voilà qui est très bien.

Ce n'en est pas moins un homme dangereux d'une autre façon. Figurez-vous qu'il accumule des notes sur tous ceux qui en Bretagne tiennent une plume bretonne ou l'ont tenue. Ne se doutant pas, d'ailleurs, que je vais parler de lui, il m'entretient, pour me demander des renseignements de son

...travail de bio-bibliographie des écrivains de langue bretonne, commencée il y a plus de 30 ans, dont j'enrichis les dossiers au fur et à mesure de mes découvertes. Mon ambition serait de compléter Kerviler uniquement sur ce point, sans m'inquiéter le moins du monde de ce qu'on pourra en penser... J'ai

établi jusqu'à présent environ 5.000 fiches d'ouvrages bretons, et mes dossiers sur les auteurs occupent près d'un mètre cinquante sur mes rayons. Tu peux juger que cet ensemble représente tout de même pas mal de recherches.

Recherches, d'ailleurs, qui ne sont pas terminées. Daniel Bernard sait qu'il lui manque beaucoup de documents en Pays de Vannes, et j'entrevois qu'il lui en manque encore davantage en Pays de Goëlo. Sur ces auteurs féconds, ne serait-ce qu'un Henri Le Trotta, nous ne savons rien, et ce qu'il y a de pire, c'est que leur œuvre ingénue, écrite en breton authentique n'est pas publiée, même en anthologie; tandis que, hélas! Daniel Bernard est à même de constituer un dossier sur des nullards qui hachent la langue bretonne ou la jargonnet en un effroyable breton de cornue. On en connaît qui seront trop heureux de pousser son rayon de dossiers jusqu'à un mètre soixante, tandis que Bernard ne consentira pas à supprimer le dossier de ceux qui se soucient moins de l'immortalité par les fiches que d'aider à réaliser une œuvre bretonne féconde. Quand on vous dit que c'est un homme dangereux!

En tout cas, quand vous voudrez des renseignements sur un auteur breton du passé, vous saurez où vous adresser.

V

Le directeur occulte de *La Nouvelle Revue de Bretagne*, ce saint Le Goaziou que pieusement fit Dieu d'une onctueuse argile, entre dans la lice littéraire avec ses soixante printemps. Ses pareils à deux fois ne se font point connaître. « Je crois que j'ai découvert la Méditerranée », disait Félix Le Dantec, quand une de ses pensées ne lui paraissait pas assez géniale. Saint Le Goaziou, lui, n'a aucune vergogne à nous révéler les Pyramides.

Il nous apprend, en effet, que non seulement Gustave Flaubert et Maxime du Camp firent un remarquable Tour de Bretagne en 1847, mais qu'on « n'a pas suffisamment remarqué les lacunes de ce récit qui porte seulement sur la moitié du voyage ».

S'il parlait pour lui?

Il nous mentionne dans de petites notes les diverses éditions de *Par les Champs et par les Grèves*; mais il n'a pas un mot pour l'édition complète, à tirage illimité, au prix très accessible, publiée chez Fasquelle avec les illustrations de la nièce de l'auteur, Caroline Franklinton. C'est pourtant un petit document sérieux, qu'un texte complet de Flaubert illustré par Caro! Un bon moment, cette belle édition a été la seule trouvable dans le commerce. On sait bien que ce n'est pas un classique scolaire à vendre à la tonne aux écoles libres ou laïques, mais ceci n'autorise pas le saint libraire de la rue Saint-François à l'ignorer. Surtout quand on se prétend professionnellement si apte. Lorsque l'infâme Vichy, en effet, tenta une organisation de la Corporation du Livre, le pur organisation de la Corporation du Livre, le pur Le Goaziou, qui se détournait avec horreur de tout ce qui émanait de Vichy l'Infâme, ne s'en fit pas moins classer par l'infâme Vichy, lui, marchand de classiques, dans la première catégorie des libraires généraux. Chacun sait qu'il se fourre partout; mais il nous prouve que c'est sauf dans le catalogue de Fasquelle.

Enfin, retrouvons nos manches et ça ira mieux. Les fameuses lacunes que personne n'a remarquées, il va réparer ça, d'abord en nous les signalant, puis en publiant tout ou partie des rédactions de Maxime.

Toutefois, celui-ci n'étant pas dans le domaine public, il ne nous dit pas comment il a solutionné la question des droits d'auteur. L'aurait-il escamotée, par hasard, tout comme un simple

rendu-compte de commandite à deux de nos amis?

Pourrons-nous nous fier à sa publication? Il nous dit bien que les deux touristes « étaient certainement partis pour la Bretagne avec l'intention d'écrire le récit de leur voyage »; mais, j'ai beau chercher, je ne le vois nulle part reproduire l'aveu formel de Maxime du Camp (que je cite de mémoire): « Nous partîmes avec l'intention de tout trouver ridicule, et évidemment nous l'avons trouvé ». Ni cette phrase, singulièrement nette sur le compte de l'originalité de la Bretagne: « Avant les chemins de fer, c'était simplement un pays juxtaposé. »

Je n'en reviens pas que n'ait pas remarqué ces phrases, notre si élégant, si délicat, si distingué et si discret fureteur-ès-affaires-des-autres!

VI

La Société Artistique de Quimper a récupéré son local de la rue Saint-Mathieu pour son exposition annuelle, cet été 1947. La presse de Bretagne étant cloisonnée, on n'en aurait rien su sans un journaliste parisien de passage à Quimper. Au surplus, on aime mieux parfois ne pas savoir qui, dans la Presse de Bretagne, a été chargé de parler de cette exposition. Il semble toutefois, d'après les noms cités par le journaliste parisien, que cette exposition de Quimper n'a pas dépassé le niveau d'une exposition quimpéroise, honorable, certes, mais ne s'élevant pas au-dessus du niveau artistique d'une petite préfecture, le renfort de Quillivic, par exemple, ne pouvant tout sauver.

C'est de la faute des organisateurs quimpérois. Ils ne regardent pas beaucoup plus loin que l'Odéon, et en tout cas pas au-delà de l'Aulne et de l'Elle. L'année dernière, quand ils ont voulu faire une rétrospective de l'Ecole de Pont-Aven, déjà intéressante, ils n'ont pas su en faire un événement. Ils ne nous ont pas montré les décorations de la maison Sérusier, que Paris a su venir prendre. Ils ont négligé trois Sérusier admirables qui se trouvaient à quarante kilomètres d'eux. Ils ont totalement ignoré la présence en Basse-Bretagne de peintures de Gauguin, une dont je puis affirmer l'existence car, je la connais, deux autres que l'on m'affirme y être encore, ce que je n'ai pas été vérifier, enfin la copie d'un tableau passé en Amérique. L'étranger est mieux renseigné, car une de ces toiles a été une fois demandée pour une exposition de Bâle et publiée en Allemagne.

L'exposition annuelle de Quimper ne fera de réels progrès, ne deviendra vraiment intéressante et influente que lorsqu'elle s'élargira. Les lauriers de la Biennale devraient l'empêcher de dormir. Elle devrait demander à chaque département breton de lui envoyer ce qu'il a de mieux. Elle devrait rechercher les toiles à sujet breton de jadis et les œuvres des jeunes peintres bretons. De temps à autre, on voit annoncer à Paris l'exposition d'un de ceux-ci: Quiniou, Connan, Cadoret, d'autres. Les jeunes peintres bretons ont bientôt leur nom à Paris, l'ont peut-être un peu à Quimper, comme Quiniou, mais ne l'ont pas du tout en Bretagne, qui attend la consécration de Paris. La faute à qui, si ce n'est à Quimper? Quand se décidera Quimper à être le foyer et le lieu de gloire de l'art breton?

VII

Impossible, vraiment, de recommander la lecture de la brochure perpétrée par M. Louis Ogès, dès mars 1946, à ce qu'il paraît, sur *La Légende de la Ville d'Ys*. J'en eusse ignoré l'existence, malgré quelques passages à Quimper, si un journaliste parisien, flânant à Douarnenez,

ne l'avait découverte chez un libraire et n'en avait parlé dans un journal de Paris. Tellement il y a d'organisations dans la vie intellectuelle bretonne! C'est par les journaux de Paris qu'on apprend, à cent kilomètres de Quimper, ce qui s'y est publié dix-huit mois auparavant. Il est vrai que dans le cas présent il n'y a pas trop à regretter.

M. Louis Ogès, en effet, est un homme qui pourrait montrer quelque indépendance de jugement, mais qui a grand peur d'y consentir. Instituteur en retraite, journaliste auxiliaire dans un journal où on se contente de peu de talent, secrétaire général de la Société d'Archéologie du Finistère, M. Ogès pourrait dire ce qu'il faudrait, en toute liberté. Mais s'il a peur de quelque chose, c'est de cela. C'est un gastéropode. Dès que Paris demande un rapport sur des Bretons qui ne lui plaisent pas, il est très empressé à le faire. Dès que quelque chose se publie à Paris sur la Bretagne, il accourt sur le ventre pour admirer.

Entrepreneur de parler de la ville d'Is, tout de suite il a vicié son travail par sa platitude. Ayant à résumer la légende, il prend pour base quoi? Une tradition bretonne, à ce que vous pensez? Pas du tout. Il choisit un infâme bouquin fabriqué à Paris pour la collection élégante d'un industriel du livre. L'auteur parisien trouvant la légende bretonne un peu courte, il l'étoffa de quelques édulcorations. Pour notre gastéropode, cela a donné « la forme actuelle » de la légende. Ailleurs il dit même que c'est « sa forme définitive ». Lui, il accepte ça! Il ne discute pas. On reste ahuri à le voir nous parler sans rire « d'un ancien poème nordique nous présentant Grallon guerroyant dans les pays brumeux du nord, les pays où les matins sont sans rire ni soleil, et y rencontrant Malgven, princesse du septentrion dont il devint le prisonnier d'amour ». Etc. Alors qu'il y a six curieux documents nordiques sur des thèmes bretons et que ça se sait à peine, au point que l'on peut dire presque que ça ne se sait pas. M. Louis Ogès nous parle sans broncher d'un autre, si retentissant, que s'il existait réellement ça se saurait. Mais non: ce document nordique qui comme la reine Malgven et le cheval Morvarc'h, pas une seconde M. Louis Ogès n'en discute l'existence!

Il est vrai qu'il ne sait pas grand chose. Pour lui, Grallon c'est le nom *Grall*. Comme cela, c'est tranché. Que Grallon vienne en réalité de *Gradelonus*, il ne s'en soucie pas, il ne le sait pas. Il n'a pas étudié. Et il nous parle du « *Lai de Grallon-Meur* », de Marie de France, lequel était en réalité de *Lai de Graclent*, n'était pas de Marie de France et n'a rien de commun avec le père de Dahut, étant consacré en réalité au troisième Grallon. Il reproduit la traduction de la fameuse ballade bretonne *Livadén Keris par La Villemarqué*, et il la qualifie, à bon droit, de « supercherie littéraire »; mais il ne le démontre pas, alors que les preuves en sont dans le texte. C'est parce qu'il est incapable de les souligner. Ignorant le vrai nom breton de la ville d'Is, qui est *Ar Gaer is*, il corrige le texte de Souëtre en *Ker a is*, ce qu'on n'avait encore jamais vu, et qui est un parfait gallicisme. Il sait bien que « les pièces en vers bretons qui faisaient mention de cette ville en écriture de main », dont parle le chanoine Moreau qui n'avait pu les découvrir, ont été retrouvées, mais comme lui, il n'en parle que par ouï-dire. Il ne s'est pas tenu au courant. Il n'a pas su que ce vieux texte a été publié par Emile Ernault. Il ignore que Grallon s'y appelle curieusement *Glazren*, ce qui, avec une métathèse, correspond assez à la forme *Graezlen*, qui n'a pu être inventée et se rapproche beaucoup de certaine forme bien connue *Graslan*. Ce nom *Glazren* est à lui seul la preuve d'une tradition purement bretonnante. Le remaniement qu'a fait Richou du vieux drame moyen-breton, bien que signalé dans une revue de

langue bretonne, il ne daigne rien en savoir, il a bien fait un rapport servile contre un journal breton qui, à ma connaissance, n'avait jamais eu un mot désobligeant pour lui, mais il n'y a pas lu la preuve confondante de l'antiquité de la légende du père repoussant sa fille coupable. Mieux que cela : le secrétaire de la Société Archéologique de Quimper ignore les brochures de Le Carguet. Ou du moins, nulle part il n'en parle.

Non : il a hâte de conclure (p. 22) :

« Les textes que nous venons de passer en revue nous montrent nettement comment est née (sic) la légende de la ville d'Is, comment, sous l'influence de l'église et des écrivains, elle s'est embellie et développée. De sorte que nous arrivons à cette conclusion inattendue : c'est que cette légende, considérée comme le type des légendes populaires, n'a pas été créée par le peuple, mais par les prêtres et les intellectuels. »

Les curés, quoi ! Quand le premier Pierre Le Baud résume en six lignes la légende, paraît que c'est lui qui la crée. Pas étonnant : un curé ! Quand le chanoine Moreau s'étend davantage, pas étonnant : super curé, un chanoine ! Quand Albert Le Grand, réputé pourtant fidèle, est plus précis, pas étonnant : un moine ! Que dire alors de Richou, qui fut toute sa vie « curé », même pas recteur ? Quand le très laïc Cambry, sur un ton goguenard, raconte à Douarnenez la même chose, c'est probablement sous l'influence des curés. Avec eux il contribue à « créer » (sic) la légende.

Malheureusement, elle existe aussi à Quiberon, où on ne connaît ni Le Baud, ni d'Argentré, ni Moreau, ni Richou, ni Cambry, ni Souvestre, et moins encore La Villemarqué et Olivier Souétre.

Je m'imaginai que M. Ogès, qui parle d'une étude « critique de la légende », allait rassembler et classer tout ce qu'on a pu recueillir sur elle ; qu'il y ajouterait des documents inédits ; qu'il allait nous permettre de choisir comme emplacement entre Traezmalaouen, l'étang de Caoual et les Birvido ; qu'il allait nous donner une carte de ces fameuses onze voies romaines qui, dit-on, convergent toutes vers la baie de Douarnenez ; ce qui nous permettrait de trouver leur point d'intersection ; qu'il allait nous préciser où est exactement cette roche de Pentraez sur laquelle les abbés de Landevennec venaient comme recevoir l'investiture de feu Grallon, en exécution de son vœu, ou prendre possession de la charge de sa ville disparue ; qu'il allait nous entretenir des rapports de l'objet d'or à ne pas perdre avec les puissances féériques de l'Autre Monde... Mais non : il nous affirme seulement que la légende de la ville d'Is a été créée par les prêtres, puis les intellectuels. Et voilà qu'il nous achève en ajoutant à son factum désordonné l'élucubration illisible d'un folkloriste allemand en proie soudain au démon de la littérature ! On pouvait s'attendre à tout, mais pas à ça. Malheureuse ville d'Is ! Plus malheureux nous !

...J'ai fait allusion à un rapport pas très chic, de ton quelque peu déplacé, que, sous des prétextes patriotiques, M. Ogès a fait en 1945 contre des journalistes bretons qui n'avaient eu pour lui que de la politesse et de la bienveillance. Il aurait pu se priver de ce geste. Car outre que nous n'avons aucune leçon à recevoir de lui, il sait trop nous prouver que, après tout, il n'est que M. Ogès.

VIII

On lit dans la Presse française de partout, cette note fournie par les agences :

« Il n'en demeure pas moins que le problème du statut doit être résolu au plus tôt par Paris, dans le sens d'une conciliation satisfaisante entre les aspi-

ration de la population et des intérêts français. L'ancienne politique d'assimilation a fait faillite ici comme ailleurs. Devenus citoyens français et pourvus d'un bulletin de vote, les habitants sont demeurés ce qu'ils étaient. Ils ont appris notre langue, nous ont fourni de vaillants soldats et des collaborateurs appréciés, mais n'ont pas renoncé à leur originalité de civilisation. C'est cette originalité qui s'affirme aujourd'hui. Il faut en tenir compte. »

Comment ? Paris va accorder quelque chose à ce pays de vaillants soldats et de collaborateurs appréciés qui n'ont pas renoncé à leur originalité, pays qui ne peut être que la Bretagne ? C'est inquiétant, cela. Quelle émotion ! Bécassec en reste bec ouvert, Tartufic en oublie son mouchoir, sa haire et sa discipline.

Rassurons-les : il ne s'agit pas des Bretons. Il s'agit des Tamouls de l'Inde Française. Aux Tamouls, on accorde un institut d'indianisme. Pour ne parler que de ça. (On y a mis le temps, d'ailleurs !) Et les Bretons, soudain inquiets du sort de l'âme dravidienne, sont très préoccupés que ça réussisse.

**

A la Chambre des députés, ou à l'Assemblée Nationale comme vous voudrez l'appeler ; au Palais Bourbon en tout cas, un jour, peu importe lequel, lors des débats sur le statut de l'Algérie :

« Avant de se séparer (dit brièvement un journal), l'Assemblée, sur une suggestion de M. René Mayer, décide que l'enseignement de la langue arabe sera autorisé en Algérie. »

Ouf ! Voilà qui enlève un poids au cœur des Bretons. On a d'ailleurs appris mieux depuis : l'arabe deviendra langue officielle en Algérie. C'est bien le moins qu'on doit, n'est-ce pas, à ce peuple algérien qui nous a fourni quelques régiments au cours des dernières guerres. Tous les Français en conviennent.

**

Mais voici qui ne va plus. Il paraît qu'à l'Assemblée Nationale il a été question du breton à l'école. Et ça n'a pas gazé du tout. Le tamoul très bien ! L'arabe, encore mieux ! Mais le breton à l'école ? Non, non et non ! C'est du moins ce que je conclus d'un écho que je trouve par hasard dans l'hebdomadaire *Tel quel* :

« Nous avons signalé la discussion qui s'est élevée à l'Assemblée nationale entre les auteurs communistes d'une proposition tendant à l'enseignement du breton dans les écoles primaires et le rapporteur socialiste de cette proposition qui y est franchement hostile.

A ce propos, un de nos lecteurs nous a écrit pour nous signaler tout l'intérêt des études celtiques. Nous ne l'avons jamais méconnu. Mais notre correspondant est, en somme, de notre avis, puisqu'il reconnaît que c'est là matière d'enseignement supérieur, réserve faite de quelques notions qu'il voudrait voir donner aux élèves des lycées et des écoles normales. »

Autrement dit : vérité au delà des mers, erreur en deçà. Les Dravidiens, les Sémites ont des droits — les Bretons, eux, sont des Aryens inférieurs, des Français subalternes qui n'ont qu'à se taire. L'enseignement de leur langue maternelle ou ancestrale n'est pas pour eux. Le Breton partant pour la mort, au cours de deux guerres calamiteuses, avait bien droit à la franchise postale, mais, ayant peut-être son certificat d'études, il ne pouvait pas écrire à sa mère dans la seule langue qu'elle comprenait.

Yves LE DIBERDER

A propos de la langue bretonne au pays Guérandais

C'est aller trop loin de dire que le breton du pays de Guérande, le cinquième dialecte, comme l'appelait M. Ernault, disparut « sans laisser de traces » il y a une cinquantaine d'années, comme l'affirme I.S.L.G. dans le tome I des Cahiers de Brocéliande.

La dernière femme de Batz ignorant le français n'est morte qu'en 1917. Elle se confessa par le truchement d'un de ses fils, le recteur ne pouvant la comprendre. Selon M. Bernard de Parades et Dom Godu, qui opérèrent chacun de leur côté, il y avait encore dans le marais salant, en 1943, trente à trente-cinq personnes âgées, sachant le breton local. La plupart habitaient Roffiat.

Pour la connaissance du breton de Batz, il est possible de consulter :

1° E. ERNAULT, *Etude sur le dialecte breton de la presqu'île de Batz*.

Ce travail a été fait d'après deux dictionnaires, et un choix de phrases bien faites, dus à M. Léon Bureau, de Nantes. Il semble que ce soit lui ce « Monsieur » qui vint à Pennastel (Pontchâteau) en 1876 ou 1877, et s'y fit apprendre le breton local par une femme, laquelle encourut de ce fait la réprobation générale (les bretonnants étaient alors douze à quinze cents, et le recteur prêchait en breton, le dimanche, à la messe du matin).

2° P. LE ROUX, *Atlas linguistique de la Basse-Bretagne*.

Ce dialecte y est classé sous le numéro 90. Les renseignements recueillis par M. Le Roux l'ont été en 1911, de la bouche d'une journalière âgée de 72 ans. Toutes les personnes âgées des deux villages de Roffiat et Kermonais parlaient encore couramment le breton.

Robert AUDIE,

membre du Comité de préservation de la langue bretonne à l'Association Bretonne.

Un Concert Écossais

Un intéressant concert a été donné le 21 avril à la salle Pleyel par deux jeunes artistes écossaises, Agnès Walker, piano, et Elizabeth Lockart, violoniste.

Le manque de place nous oblige à remettre au prochain numéro le compte-rendu détaillé de cette manifestation où s'est manifestée la vitalité artistique de nos cousins gaéliques.

Pour le même motif, nous ne pouvons que mentionner ici le magnifique voyage que le Cercle Celtique de Rennes vient d'effectuer au Pays de Galles, sur l'invitation de l'Eisteddfod.

ABROC'HELL

BIBLIOGRAPHIE

Livres reçus :

Martha du Prisonnier, par Alain GUEL, roman, 1 vol., 282 p. Robert Laffont, éditeur, Paris. Prix : 185 fr.

Notre collaborateur, Alain Guel, dont nos lecteurs ont pu lire dans ce numéro le remarquable essai sur *La Bretagne et la Souffrance*, vient de publier chez Robert Laffont son premier roman.

Cet ouvrage va concourir pour le prix Stendhal.

Nous connaissions déjà les qualités de styliste de notre ami, c'est ce qui a permis de le classer parmi les stendhaliens.

Mais nous devons avouer que le récit ne nous a pas beaucoup séduit. Volontairement dépouillé de tout accessoire pittoresque, ainsi que toute intrigue, les caractères des personnages restent non définis et ceux-ci se meuvent dans un espace qui nous est rigoureusement caché.

La simple aventure d'un prisonnier français en Allemagne, qui séduit la femme du cultivateur mobilisé sur le front russe, poursuivi par la haine des habitants du village qui vont jusqu'à le molester, ainsi que sa maîtresse, les obligeant ainsi à fuir, non pas en Egypte, comme la sainte famille, mais vers un hypothétique Ouest, ne nous donne pas une grande sensation de nouveauté. On dirait que l'on a lu cet exode quelque part... Et que pensez-vous de la nativité dans une caverne ? Il est vrai qu'en cas de guerre, une caverne est un plus sûr refuge contre les bombes d'avion qu'une simple étable.

Ceci dit, il nous reste à regretter que tant de talent d'écrivain, car notre ami Alain Guel en a beaucoup, ait été ainsi dépensé dans cette œuvre un peu floue. Nous attendons de lui autre chose. La matière bretonne qui convient parfaitement à sa sensibilité frémissante doit l'inspirer un jour. Une erreur n'est pas compte. Et, ici, nous le savons mieux que personne.

**

L'Héroïque Aventure du comte de Plélo et l'Expédition de Dantzig (1734), par le Lt-Colonel Henri CARRÉ, 1 vol., 188 p. Editions Alsatia, Paris. Prix : 125 fr.

En évoquant la mémoire d'un qui voulut « mourir pour Dantzig », le Lt-Colonel Henri Carré poursuit sa carrière déjà longue et brillante d'historiographe. Dans ce petit livre, il nous retrace avec une plume de soldat la vie d'un autre soldat. Et ce qui nous est encore plus cher, celle d'un Breton héroïque.

Le comte de Plélo, qui naquit à Rennes, en 1699, d'un père conseiller au Parlement de Bretagne, entra aux Mousquetaires de la maison du Roi. C'est ce qui explique la raison pour laquelle son père, pendant de longues années, refusa tout subside à son fils. On en comprendra les motifs, lorsque l'on saura que les parlementaires bretons répugnaient au service du Roi, si jaloux qu'ils étaient des prérogatives de leur charge et par conséquent de leur indépendance.

Des difficultés financières l'obligèrent à revendre sa charge de Colonel de Dragons et il se retira près de Vernon pour y vivre de la vie de gentilhomme campagnard. Mais il fut arraché

à sa retraite et sur l'intervention de son beau-frère, M. de Maurepas, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Copenhague.

C'est ce poste qui devait décider de sa vie. Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, était contraint de quitter son royaume. Mais seule, Dantzig lui était restée fidèle. L'armée russe mit le siège devant cette ville et menaçait de s'emparer du fugitif.

Le cardinal Fleury se décida à marcher au secours du prince, mais sa pusillanimité envers l'Angleterre le fit reculer partiellement. Quant à Plélo, avec sa fougue toute bretonne et son sens de l'honneur, il s'engagea avec la petite troupe française dont le chef avait refusé de marcher, et perçé de quinze à seize coups de baïonnette, le visage tailladé d'un coup de sabre, une jambe brisée, il trouva la mort sur un bastion avancé de la place.

Telle est donc l'héroïque action que tant de personnes ont reprochée à notre compatriote. Mais le colonel Carré le lave de toute injure. Et c'est bien ainsi. Entre l'égoïsme de Louis XV et de son ministre, qui ont ainsi contribué à accélérer la ruine de la Monarchie, et le sens de l'honneur qui animait notre glorieux rennais, il n'y a pas à choisir.

**

Kou Le Corbeau, par Tanguy MALMANCHE, 1 vol. Librairie Celtique, Paris.

Trois nouvelles d'inégale valeur. La première est une évocation truculente et quelque peu macabre d'un pauvre hère embauché comme croque-mort dans un hôpital de Landerneau à l'occasion d'une épidémie de peste qui désolait cette ville. On imagine aisément que la besogne ne lui manquait point et il faut avoir le cœur bien accroché pour suivre les aventures de celui qui montre, tout au long du récit, avec une parfaite amoralité, une familiarité excessive avec la mort. Du moins, à notre époque, pensons-nous ainsi. Il n'en n'était sans doute pas de même à la sienne.

La seconde est aussi macabre. Un soldat est mort, et sa veuve, pour ne pas perdre le bénéfice de sa solde, imagine de faire présenter debout à la montre le cadavre de son mari. Tout ceci n'offre pas beaucoup d'intérêt.

Suzanne Le Prestre est le sujet du troisième récit. Ici, une émotion discrète nous gagne, l'auteur semble vouloir nous faire oublier ses deux précédentes productions.

Et nous refermons ce livre avec la sensation d'un Edgard Poe qui aurait écrit dans la langue de Voltaire.

Autres livres reçus :

Lt-Colonel Henri CARRÉ. — *Henriette de France*, 1 vol., 352 p. Grasset, éditeur. Prix : 285 fr. ; *Le Grand Carnot*, 1 vol., 386 p. La Table ronde, éditeur.

Scottish art and Letters, numéro 1, revue littéraire et artistique écossaise, R. Crombie Saunders, éditeur, 240, Hope Street, Glasgow C.2.

Nous rendrons compte de ces envois dans notre prochain numéro.

ABROC'HELL.

LE CERCLE DE BROCELIANDE vu de l'extérieur

L'excellente revue *Province, les idées et les faits*, vient de publier dans le numéro 13, paru en septembre sous la rubrique « Provinces vivantes » : « Bretagne ».

« On connaît souvent mal les magnifiques efforts faits par les Bretons pour garder vie à leur belle Province, en luttant contre le centralisme étouffant, fruit du régime que nous subissons actuellement. »

Or, ces efforts portent leurs fruits dans les domaines les plus divers.

Quant à la littérature et à l'art, on doit signaler parmi les nombreuses éditions bretonnes existantes, celle du Cercle de Brocéliande. Ses animateurs veulent puiser leur patriotisme, non pas dans des idéologies provenant la plupart de l'étranger, mais dans leur conscience intime de la pérennité du sol et de la race qui y est née et qui y vit.

Les Cahiers de Brocéliande, organe de ce Cercle, sont fort bien venus. Les études historiques alternent avec des nouvelles, des articles sur le style et la décoration, la peinture, la musique. De plus, la rubrique « L'Actualité bretonne » fait mieux comprendre que des dizaines d'articles doctrinaux, la réalité et la nécessité d'une vie provinciale.

Enfin, quelques-uns des livres édités par ce groupe : *Le Ressac*, roman, par Roger LE GRAND ; *Le Parisien*, roman de Haute-Bretagne, par Ronan PICHÉRY ; *Stances à la Rose, Le Baiser de Sappho*, poèmes du même auteur, prouvent surabondamment que la littérature bretonne est riche d'ouvrages méritant l'attention des lecteurs de qualité.

SOUSCRIPTIONS AUX FONTAINES DE BROCÉLIANDE

du tome 1 à 6

Ordinaire	250 fr.
Soutien	500 fr.

Nous continuons à recevoir les demandes d'adhésion à l'Association Bretonne, Société fondée en 1843 pour la défense de la langue, du folklore et des traditions de notre Province. Les souscripteurs d'un abonnement de soutien pourront nous adresser leur demande d'adhésion, le montant de la cotisation sera compris dans le prix de 500 francs.

Nous demander la notice spéciale.

Les souscriptions sont reçues aux MESSAGERIES HACHETTE, agence de Rennes, 5, rue du Pré-Botté, Rennes, C.C.P. RENNES 41-11.

LES ÉDITIONS DU CERCLE DE BROCÉLIANDE

54, rue Poullain-Duparc, Rennes. — Tél. 43-45

présentent :

LIVRES SUR LA BRETAGNE

Ronan PICHÉRY. — *Le Parisien*, roman de Haute-Bretagne..... 142 50
« Un livre plein d'atmosphère bretonne et terrienne où le style coule de source... »

La plus grande Bretagne, numéro de février 1947.

« Le roman d'un jeune garçon, orphelin de l'Assistance publique placé chez des paysans bretons et qui, plus tard, retrouve sa mère, Madeleine de Kerhelin, ainsi que son rang et sa fortune de gentilhomme campagnard. C'est un livre agréable, qui chante l'amour de la famille, du travail et de la terre natale. »

La Gazette des Lettres, 4 janvier 1947.

« *Le Parisien*, roman de Haute-Bretagne, qui, par une grande simplicité de moyens arrive à la grandeur. »

Province, Les Idées et les Faits, numéro de septembre 1947.

A l'Ombre de Chateaubriand... Le Sortilège de Combourg...

Roger LE GRAND. — *Le Ressac*, roman..... 144 fr.

« C'est l'attachant récit d'un conflit sentimental entre terrienne et ilien dans une île bretonne, dont les coutumes, vieilles et particularistes, sont étudiées avec un sens aigu de l'observation pittoresque. »

Léon DEFFOUX.

Au Large de Quiberon...

Ronan PICHÉRY. — *Stances à la Rose*, suivi de *Le Baiser de Sapho*..... 171 fr.

« J'ai beaucoup aimé la présentation de vos « *Stances à la Rose* » qui n'est pas sans rappeler les livres de poèmes qui sortaient jadis de chez Lemerre. Et que vous vous soyez placé sous le signe de Brocéliande, la forêt enchantée... »

« ... Vos *Stances à la Rose*, d'une pureté si classique, font de vous un poète qui n'est pas qu'élégiaque. Je vois en vous un homme préoccupé du problème de la race... »

Emled, revue bretonne, février 1947. Interview de l'auteur par Alain GUEL-

D'ARUNDEL DE BEDÉE. — *La Côte d'Émeraude*..... 100 fr.

« Splendide monographie de la côte merveilleuse qui s'étend du Mont-Saint-Michel au cap Fréhel. »

En vente dans toutes les bonnes librairies et dépositaires de la Maison Hachette.

Envoi franco sur demande adressée aux Éditions de Brocéliande, accompagnée d'un chèque postal, M. René CRUCHON, RENNES 976.91, ou contre remboursement, frais en plus.

EN SOUSCRIPTION :

UN NUMÉRO SPÉCIAL

BILAN DES TROIS DERNIÈRES ANNÉES

Le numéro : 50 Fr. — Les dix : 475 Fr.

LES IDÉES ET LES FAITS

Revue des hommes libres

3, Square de la Bresse - PARIS (16^e)
C. C. P. : F. ALGOUD, Paris 5488-13

AUX LECTEURS

des "FONTAINES DE BROCÉLIANDE"

Nous informons nos lecteurs que par suite de la baisse de prix des Fontaines de Brocéliande, faisant suite aux deux premiers tomes parus des Cahiers de Brocéliande, ils pourront se procurer ces deux cahiers chez tous les libraires, et dépositaires Hachette au prix de 100 francs, soit 50 francs l'un. Les deux cahiers seront jumelés et vendus ensemble sous la même bande.

COMPTE CHÈQUE POSTAL : HACHETTE RENNES 41-11